

THEATRE DE POCHE

JENEHAIRIPAS

D'APRES

IZZELDINABUELAISH

MISE EN SCÈNE

DENIS LAUJOL







TABLE DES MATIÈRES

JE NE HAIRAI PAS

1 / PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PROJET

P. 4 Que raconte le spectacle ?

P. 4 D'où vient le titre ?

P. 5-6 Interview du metteur en scène

2 / QUELQUES ÉLÉMENTS HISTORIQUES

P. 7 À 18

3/ LES THÈMES DÉVELOPPÉS

P. 19 Vivre dans un camp de réfugiés

P. 22 Qu'est-ce qui repousse après le pire ?

P. 25 De l'utilité de la colère

P. 26 Le rôle des femmes

4/ PRÉSENTATION DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

P. 28- 29 Biographies

5 / DRAMATURGIE

P. 30

6 / PISTES POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

P. 31-32

1 / PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PROJET

Que raconte le spectacle ?

Izzeldin Abuelaish est palestinien, né à Gaza. A force de ténacité, il réussit à devenir médecin, spécialisé en gynécologie obstétrique. Il est un spécialiste mondial de l'infertilité. Il donne la vie...

Il est aussi le premier médecin palestinien à exercer en Israël. Il a subi à ce titre toutes les tracasseries et humiliations au passage des fameux "check-points" entre les deux pays. Malgré tout, il tente de construire des ponts entre Israéliens et Palestiniens.

Puis il y a l'opération Plomb Durci. Un tank tire deux obus sur sa maison, tuant trois de ses filles et une de ses nièces, et blessant grièvement plusieurs autres de ses enfants.

Fou de douleur.

Pourtant, Izzeldin écrit son livre, *I shall not hate* (je ne haïrai pas). L'histoire de sa vie, et sa foi en l'avenir, le dialogue et la paix. Son livre est aujourd'hui traduit en 25 langues. Le recevoir sur le plateau du Poche et faire un spectacle de son témoignage -avec Deborah Rouach (*Cendrillon* dans la mise en scène de Joël Pommerat) et dans la mise en scène de Denis Laujol (*Pas Pleurer, Fritland, Le Champ de Bataille*), est un immense honneur. Lui, dont plusieurs parlementaires belges soutiennent la candidature au prix Nobel de la paix.

L'histoire d'Izzeldin nous incite à la réflexion. Celle de ce petit enfant de Gaza devenu docteur qui donne la vie. Qui perd l'essentiel, mais qui refuse la haine. Et qui promeut le dialogue, la culture, l'éducation pour combattre le repli, la peur.

D'où vient le titre ?

Voici ce qu'explique Izzeldin Abuelaish, dans son Ted Talk¹ en 2012 :

"La haine est un poison, c'est une toxine qui détruit celui qui la porte. C'est un feu qui consume et dévore celui qui le porte. On ne devrait pas penser à la haine si on souhaite mettre au défi ceux qu'on voudrait haïr. Le moyen de vaincre ceux qu'on voudrait haïr, c'est d'être sain, fort et déterminé, et de ne pas se laisser envahir par la haine. N'acceptez pas d'être une victime plus d'une fois.

Avec la mort de mes filles et la vie que j'ai eue, j'ai été une victime. Mais je n'accepterai jamais d'être une victime de la haine. La plus grande arme de destruction massive est la haine dans nos âmes. Personne n'est né violent ou avec de la haine.

La violence et la haine, c'est l'environnement dans lequel nos enfants vivent et qu'on a fait pour eux. Et si on veut prendre la responsabilité de changer l'environnement et le contexte dans lequel ils vivent pour éviter la violence et la haine, on doit se concentrer sur la prévention et l'éducation, pas sur le traitement des problèmes".

Ensuite, le choix d'Olivier Blin et de Denis Laujol, ça a été de transformer le titre du livre, *Je ne haïrai point*, en titre de spectacle *Je ne haïrai pas*. Pour une raison très claire : passer d'un commandement divin à une éthique personnelle humaine.

Izzeldin Abuelaish puise dans sa foi musulmane la force d'aller de l'avant. Et ce spectacle, lui, entend mettre en lumière la décision d'un homme qui choisit de ne pas haïr malgré le pire. Pour inviter d'autres humains, avec ou sans dieu, à réfléchir à cette possibilité : si je décide de ne pas haïr, qu'est-ce qui se passe ?

¹ Son exposé de 19 minutes est disponible en anglais ici : <https://www.youtube.com/watch?v=ZR-6x3gXYGs> . La traduction est la nôtre.

Interview du metteur en scène

Denis Laujol, vous avez accepté cette commande du directeur du Théâtre de Poche, Olivier Blin, de monter un spectacle à partir du témoignage du Dr Izzeldin Abuelaish. Vous pouvez nous en dire un peu plus ?

Olivier m'avait demandé un spectacle basé sur ce livre qui puisse tourner dans les écoles, qui soit donc plutôt court, plutôt léger en termes de technique, et qui permettrait d'avoir une discussion par la suite. Donc ça prend cette forme-là : autour de 50 minutes de spectacle, suivi d'un échange avec quelqu'un qui nous suit et qui est calé sur le sujet.

Il s'agira alors de sortir éventuellement les cartes, de raconter l'histoire de la Palestine, de générer un débat. Mais je n'ai pas du tout envie de faire un spectacle didactique, c'est chiant. Mais le thème du conflit va ressortir, on ne peut pas le mettre de côté, et c'est très bien, car finalement c'est ça le sens du spectacle : comment être malgré tout dans le dialogue ? Le but est d'ouvrir la discussion, de créer du lien, des ponts entre les gens, et tant pis s'il y a des jours où ça va s'écharper.

Ce n'est pas évident d'aborder le conflit israélo-palestinien. Comment vous vous sentez par rapport à ce sujet ?

En fait, le sujet du spectacle, ce n'est pas le conflit israélo-palestinien, pas du tout. C'est bien au-delà de ça. Et c'est ce que j'adore dans le bouquin, et c'est là-dessus qu'on a une approche qui est beaucoup plus universelle que celle de Gaza sur laquelle moi je ne trouve pas forcément de légitimité. C'est tellement complexe, je n'ai pas du tout envie de dire de connerie là-dessus. Le sujet, pour moi, et là où je trouve ma légitimité, c'est une idée post-apocalyptique : qu'est-ce qui repousse après la catastrophe ? La question que j'ai envie de poser à Izzeldin, c'est : comment tu fais pour rester vivant ? Au niveau universel, et au niveau existentiel finalement, c'est une question pour chacun de nous : qu'est-ce que tu fais de ta colère et de tout ce qu'il peut y avoir de noir, comment tu peux transformer ça en désir de paix, ou en autre chose de constructif ? Et ça, c'est une question pertinente aussi ici, loin de Gaza, mais dans la crise de société actuelle et toutes les frustrations, la colère et l'impuissance qu'elle génère.

Quelle est votre approche de cette histoire de vie ?

L'histoire, elle tient en trois lignes : c'est l'histoire d'un mec qui a toujours voulu la paix, dont la femme est morte sans qu'il ait pu venir à son chevet, dont les filles ont été tuées par des tirs de roquettes israéliennes qui n'avaient rien à faire là, et voilà. Il n'y a pas de suspense, on le sait depuis le début. La question qui m'intéresse : qu'est-ce qui repousse après ça ? Qu'est-ce qui se passe une fois qu'on a tout perdu ? Qu'est-ce qu'on fait de sa colère et de son impuissance ? Parce que lui, il est en colère. Le livre et l'histoire, c'est une succession de raisons de haïr. C'est un catalogue de raisons d'être en rage. Et c'est ça qui est interpellant : comment tu fais pour ne pas haïr ? Pour transformer cette rage en désir de paix ?

Et la paix, pour vous, c'est quoi ?

Comme le disait Spinoza, "la paix, ce n'est pas l'absence de guerre". C'est tout sauf l'absence de quoi que ce soit. Et ça, c'est un truc qu'il faut dire et redire. Ça me fait penser à mon premier spectacle, Mars, de Fritz Zorn¹. C'est un texte autobiographique d'un bourgeois suisse à qui il n'arrive tellement rien qu'il finit par retourner sa colère contre lui-même et par crever d'un cancer de la gorge, où restent coincées toutes les larmes qu'il n'a jamais pleurées dans sa vie. Ce texte est bourré de rage et d'humour, absolument magnifique. Cet homme transforme son nom de Fritz Angst, qui veut dire angoisse, en Fritz Zorn, qui veut dire colère. Et Zorn, c'est Mars, le dieu de la guerre. C'est intéressant pour moi qui ai tendance à mettre les conflits sous le tapis, à les éviter à tout prix, sauf qu'en fait derrière, ça bouillonne, et on peut très bien en crever. La paix, ce n'est pas une harmonie de surface, ce n'est pas l'absence de colère, de rage ou de quoi que ce soit.

¹ Fritz Zorn écrit sa biographie à la fin de sa vie, à 32 ans, quand il apprend qu'il a un cancer de la gorge. Il analyse alors son éducation, le cocon doré dans lequel il a grandi, et dans lequel il s'est étouffé. Afin de préserver l'harmonie et la paix dans la famille, tout désaccord était soigneusement évité, toute discussion potentiellement conflictuelle tuée dans l'oeuf. C'est cette idée lisse, polie et hypocrite de la paix que Denis Laujol réfute.

Est-ce que pour vous, Izzeldin Abuelaish est un exemple à suivre ?

Je n'ai pas envie d'en faire un saint, un modèle absolu, et c'est le danger évidemment de ce genre de spectacle. Trop de bons sentiments, il faut s'en méfier. Parce que le théâtre, ça ne doit pas servir à ça, ça doit servir à questionner. Après, lui, sa présence, sa vie, son histoire, finalement, c'est une grande question. Il nous questionne. « Je ne hairai pas » : qui peut dire ça ?

Alors en même temps, il ne faut pas nier le côté exemplaire. Ce mec, il est quand même incroyable, difficilement attaquable. Quand tu l'as en face de toi, il met très à l'aise, mais c'est fort. Tu sens que tu as de la chance de le rencontrer. Il a une aura puissante. Et c'est aussi un malin, un marchand, il n'est pas lisse. Et puis c'est un musulman qui a la foi, qui cite souvent le Coran. Qui pense que la solution viendra des femmes, et qui les soutient.

Finalement, quel message espérez-vous transmettre à travers ce spectacle ?

Un spectacle, ça se passe dans la tête du spectateur, pas sur scène. Mon avis à moi n'a aucun intérêt, ce n'est qu'une opinion parmi tant d'autres. Notre boulot, c'est de raconter des histoires, et de faire se poser des questions, pas d'y répondre. Si à la fin, vous trouvez que non, il faut hair et faire la guerre, c'est votre droit.

Izzeldin lui-même, il ne juge pas. Quand les Palestiniens votent pour le Hamas, il comprend très bien, il comprend qu'on ait envie de prendre des rockets et de riposter.

Et nous, on a la chance de pouvoir écouter ce témoignage en ayant du recul, en n'étant pas là-bas. Lui a sans doute un message. Mais moi dans le spectacle, je ne veux pas donner la leçon à qui que ce soit, je veux que les gens se posent des questions, que ça ouvre sur du dialogue. C'est d'autant plus pertinent avec un spectacle commandé pour être joué en scolaire : on va être face à beaucoup de jeunes qui ont grandi dans des discours de haine envers Israël.

Je veux dire que peut-être la colère, elle est légitime, mais que, pourquoi pas, on peut être enragé pour la paix. Je veux ouvrir le débat, nourri par des paroles d'avenir. Et aussi l'élargir à d'autres sujets qui peuvent générer de la colère.

À nouveau, pour imaginer peut-être d'autres manières de la vivre que de gueuler plus fort, casser tout ou se faire exploser.

2 / QUELQUES ÉLÉMENTS HISTORIQUES

" A l'instar de toute personnalité faite d'identités fluides et variées, l'histoire est, elle aussi, une identité en mouvement "

Schlomo Sand

Les racines du conflit israélo-palestinien

Ce conflit, c'est un gros morceau, et avec un tel spectacle, on n'y échappera pas. C'est sans doute l'un des conflits les plus difficiles à résumer, tant il est complexe, long et entremêlé comme un énorme tas de nœuds, et tant il polarise les opinions partout ailleurs dans le monde.

Un petit préalable semble donc nécessaire. Disons, une métaphore, pour rappeler un principe fondamental quand il s'agit d'aborder la complexité de la réalité. C'est à propos de la vérité. Ou LA Vérité. Ben oui, justement, c'est ça le problème. Cette prétention à LA Vérité, la seule, l'unique. Pourrions-nous envisager, le temps de cet échange, et peut-être même un peu plus loin, l'idée que la vérité n'est pas un monolithe qui reproduit la réalité, mais plutôt un miroir brisé en mille morceaux, dont chacun détient un bout ? Il est donc impossible d'avoir une vision correcte de ce qu'est la vérité si on ne met pas tous nos bouts de miroir ensemble. Car chacun, avec son petit morceau, pense voir le tout, mais ne voit qu'une infime partie. Vous suivez ?

C'est seulement avec cette conception de la vérité que nous pouvons entrer dans l'histoire du conflit du Moyen-Orient. Soyons conscients qu'on n'aura jamais tous les morceaux de cette histoire. Qu'à moins de parler des heures avec différents Israéliens et Palestiniens, de toutes générations et de tous milieux, on ne fera qu'effleurer la compréhension du problème.

Alors pourquoi le faire, me direz-vous ? Parce qu'on ne peut pas non plus éluder le sujet sous prétexte qu'il est trop complexe. Parce qu'on ne peut pas comprendre si on n'essaie même pas. Parce que chaque conflit, si éloigné et si embourbé qu'il puisse être, nous apprend quelque chose sur nous-mêmes, et sur la paix aussi. La paix, ce bien si précieux qu'on prend pour acquis...

La paix, une invention nouvelle ?

Contrairement à la légende urbaine qui voudrait que la haine entre Juifs et Musulmans remonte à l'origine, en fait, pendant des siècles, ils ont cohabité en paix relative. Avec les Chrétiens autour aussi d'ailleurs. En Espagne : des siècles de métissage culturel pacifique entre les trois religions du Livre. Au Maghreb aussi : jusqu'à la colonisation, les communautés vivaient ensemble dans le respect et le partage des traditions. Et devinez ce qui a commencé à les séparer ? Un grand classique : la colonisation par les Européens ! Diviser pour mieux régner, une formule qui a fait ses preuves... Les colons Français ont naturalisé les Juifs, minoritaires, en leur donnant des privilèges, mais pas les Arabes.

Résultat : les Juifs ont commencé à être vus comme les collabos des colons, sans qu'ils n'aient rien demandé ! Et à l'indépendance, ayant peur des représailles (qui n'ont pas eu lieu), ils sont massivement partis en Israël.

En fait, même au Moyen-Orient, ils ont vécu ensemble dans la tolérance pendant des siècles. On ne dit pas qu'il n'y a pas eu des soucis ici ou là, mais rien de comparable aux bains de sang répétitifs de ces dernières décennies, qui ont des répercussions dans le monde entier.

À vrai dire, n'en déplaise à certains, il est clair qu'une grande partie des Musulmans de Palestine sont des Juifs qui se sont convertis lors des invasions arabes. Les Juifs étant eux-mêmes des païens convertis, et pas forcément tous des descendants directs d'Abraham. Vous voyez le bazar ?

Le deal avec Dieu

À l'origine de ce désir de créer Israël sur la terre de Palestine¹, il y a Abraham. Vous savez, ce grand prophète barbu, le sacrifice de son fils, les dix commandements gravés dans la pierre, tout ça. On est en 1800 avant Jésus-Christ, d'après la Bible. Quand Abraham a fait alliance avec Dieu pour sortir du polythéisme et suivre ses commandements, Dieu lui aurait alors promis, en échange, « une terre de lait et de miel », à Canaan, ce qui correspond grosso modo au territoire qui nous intéresse. La fameuse Terre Promise, dans laquelle part s'installer Abraham et sa descendance, qui constitue le Peuple Élu de Dieu, les Hébreux. Mais comment être sûr que c'est bien ça qui a été dit, et que ça venait bien de Dieu ?

Zone de flou

Alors là, on touche à une question hautement sensible, vous vous en doutez. Parce que l'archéologie, qui a commencé à se développer il y a un bon gros siècle, a quand même permis d'émettre des sérieux doutes quand à la réalité historique de tous les éléments de cette histoire fondatrice. D'abord, la Bible hébraïque n'aurait été mise par écrit qu'après 587 avant Jésus-Christ, lors de l'exil à Babylone (on y reviendra). Essayez de jouer au téléphone sans fil pendant 1300 ans, et voyez le résultat sur l'authenticité du message... Ensuite, les preuves archéologiques convergent vers l'idée d'un glissement progressif d'un polythéisme païen, plein de dieux, vers la domination d'un seul sur les autres, Yahvé, le plus grand. Ça aussi, vers le sixième siècle avant JC. Avant ça, aucune trace d'une religion monothéiste dans la région.

Qui croit quoi ?

Sur cette question, qui est centrale dans les justifications religieuses du conflit politique, on retrouve différentes positions parmi les religieux. D'un côté, celle des Juifs ultra-orthodoxes ou intégristes (qui se veulent intègres face à la parole de Dieu), les textes sacrés sont à prendre au pied de la lettre, sans concession à la science. De l'autre côté, les Juifs mystiques voient dans la Bible un symbole spirituel, à lire au-delà du texte pour en trouver le sens profond. Ils acceptent les découvertes archéologiques et n'y voient aucun inconvénient à leur foi, qui se situe au-delà de l'histoire humaine. Entre les deux, on retrouve les traditionalistes ouverts, comme ils se définissent eux-mêmes, qui reconnaissent le côté mythique d'une bonne partie des écrits bibliques, comme Adam et Eve, ou Noé et le déluge, mais qui y voient une vérité historique dans la partie la plus récente, généralement à partir de la naissance d'Abraham à Ur, en Irak (personnage dont on n'a par ailleurs aucune trace historique).

À chacun sa myopie

Ça semble complètement dingue d'avoir de telles différences au sein d'une religion ? Pourtant, c'est pareil partout. Et pas seulement dans les religions, soit dit en passant. Les différentes croyances (qu'on reçoit ou qu'on choisit) fournissent des lunettes très puissantes pour regarder la réalité, qu'elle soit actuelle ou ancienne. Et ce qu'on voit de la réalité déformée par ces lunettes, ça oriente nos actions. Et ça les justifie. Ce qui est valable pour les Israéliens est tout aussi valable pour nous, dans notre vie quotidienne, ne l'oublions jamais. Mais revenons à nos moutons. On a compris la croyance qui est à l'origine du désir de Terre Promise des Juifs. Voyons ce qui s'est passé ensuite, en gardant à l'esprit qu'on navigue en eaux troubles entre différentes parcelles de vérité...

L'exil comme ciment du clan

Déjà, ça commence fort : la Bible nous dit qu'une famine dans la Terre Promise pousse la famille d'Abraham, les Hébreux donc, à s'exiler en Égypte. Là, déjà affamés, ils sont réduits en esclavage pendant 400 ans. Ça aussi, ça forge une histoire, et une nostalgie des origines. Heureusement, Moïse arrive, et entreprend de ramener les Enfants d'Israël sur leur terre promise. Facile à dire pour un prophète, mais pas si facile à faire : il lui faudra quand même ouvrir la Mer Rouge pour échapper aux poursuivants égyptiens et errer ensuite pendant quarante ans dans le désert. Mais sa peine est récompensée : sur le mont Sinaï, Dieu lui dicte sa loi sacrée : la Torah. Moment clé : avec sa loi, la nation juive est consacrée. Le peuple hébreux rentre en Israël.

D'exil en déportations, un peuple sur la route

Tout ça, c'est la Bible qui nous le raconte. Là où on commence à avoir des traces archéologiques, c'est à partir de 587 avant JC, lors de l'exil à Babylone. Et oui, encore un, et ce ne sera pas le dernier. Si on veut pouvoir emprunter un tout petit peu les lunettes juives, on ne peut pas passer à côté de ça : comprendre à quel point ce peuple particulier a été marqué à la fois par la promesse de terre sacrée et aussi par les déportations successives, jusqu'à la dernière et la plus tragique, celle des camps de concentration nazis. Babylone, c'est cette cité importante à 100 km au sud de Bagdad, dans l'Irak actuelle. Son roi, Nabuchodonosor II, envahit Jérusalem, détruit le temple, et emmène les élites hébraïques comme otages. Les Babyloniens utilisant l'écriture cunéiforme, on a pas mal de détails sur cet épisode qui dura 40 ans, après quoi les Perses (aujourd'hui l'Iran) ont à leur tour envahi toute la zone, et permis aux Hébreux de rentrer en Israël et d'y reconstruire leur temple principal.

¹ Précisons tout de même que la Palestine, avant d'être un état, est avant tout une région qui va de la Méditerranée au fleuve Jourdain

D'un empire à l'autre

On vous passe tous les détails des conquêtes et reconquêtes de cette région comprise entre la Méditerranée et le fleuve Jourdain. Carrefour entre différents empires, différents mondes, elle n'en finit pas de changer de main. Ce qui est sûr, c'est que l'empire romain détruit une deuxième fois le temple de Jérusalem et persécute les Juifs autour de l'an 70, juste après Jésus-Christ, qui sont une fois encore obligés de s'exiler un peu partout.

Ils répandent ainsi leur religion, convertissant d'autres païens au passage. Après viennent les conquêtes chrétienne et arabo-musulmane, puis les croisades et enfin l'empire ottoman, qui vont transformer le paysage religieux de la région et créer ce melting pot actuel. Les Juifs y deviennent minoritaires mais tolérés, et leur diaspora s'ancre petit à petit dans le monde entier.

Aux origines de l'antisémitisme

Alors là, il faut qu'on commence à parler d'un truc dérangeant : la haine des Juifs. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi Hitler a voulu absolument tous les exterminer ? Pourquoi eux ? De quels maux étaient-ils accusés ? Et pourquoi les autres ont laissé faire ?

Les racines de cette haine remontent à cette persécution dont on vient de parler, du début de la religion chrétienne, juste après Jésus donc. Jésus, qui était juif, rappelons-le. Mais qui n'a jamais été reconnu comme prophète par les Juifs, et qui a été tué par la faute de Judas, le faux chrétien, le traître juif.

Ça, déjà, ça va être utilisé par les pères du Christianisme, pour lancer une propagande anti-juive. Pourquoi feraient-ils cela ? Parce qu'à l'époque, les deux religions sont en concurrence, et qu'il reste beaucoup de païens à convertir.

Pour convaincre, mieux vaut discréditer l'autre. Et plus on convertit de monde, plus on a du pouvoir. Et puis, les Juifs de la diaspora conservent farouchement leurs traditions, leur foi, et refusent de se convertir à la nouvelle religion.

Énervant pour des Chrétiens qui ambitionnent bâtir un empire, vous ne trouvez pas ?

« Sale juif ! »

Dans l'empire romain catholique en Europe, les Juifs sont donc tolérés mais maintenus dans un statut marginal. Par exemple, ils n'ont pas accès à tout un tas de professions. Qu'est-ce qu'ils font alors ? Ils font du prêt sur gage, de la vente à tempérament, du commerce parfois illicite, toutes des activités qui sont interdites par l'Église, méprisées par la population (qui pourtant en a besoin et en fait usage), qui brassent de l'argent et qui s'appuient sur le réseau très soudé de leur communauté.

Ainsi, les Juifs se spécialisent dans les banques et le commerce. Jusqu'à aujourd'hui ils ont la vie dure : « Tous les Juifs ont de l'argent ». « Les Juifs sont avares ». « Ils dirigent le monde capitaliste. » Des généralisations qui alimentent la jalousie, la méfiance, et la haine...

Les ingrédients d'une soupe d'enfer

Voilà, avec ça, on a les éléments fondamentaux qui constituent le terreau du conflit israélo-palestinien actuel. Les racines sont bien profondes et complexes, n'est-ce pas ? (Et encore, on a survolé !) La nostalgie des Juifs exilés pour la Terre Promise.

Leur marginalisation. La montée de l'antisémitisme en Europe (Remarquez qu'ailleurs, hors des frontières de l'empire chrétien, on ne voit pas du tout cela). Rajoutez à cela une idéologie nazie de la race pure qui a besoin d'un bouc émissaire, une idéologie sioniste du peuple élu de Dieu qui a droit à sa terre originelle et des colonisateurs anglais qui se sentent autorisés à offrir une terre qui ne leur appartient pas, et boum !

Ok ok, ça s'emballe, on reprend cette histoire d'idéologies...

Le Nazisme : les Juifs salissent la race aryenne

D'un côté, l'Allemagne, aigrie par la défaite de la première guerre mondiale, trouve dans ce peuple juif déjà stigmatisé un coupable facile pour expliquer ses malheurs : ces radins étrangers sans pays qui ont la main-mise sur les finances, avec des traditions d'un autre temps, ça dérange.

Malgré la ferveur avec laquelle les Juifs allemands se sont battus pour leur patrie entre 1914 et 1918, on entretient l'idée selon laquelle ce sont des traîtres égoïstes qui salissent la race pure germanique. L'antisémitisme était déjà présent en Europe avant, mais là, avec les Nazis, il prend une tournure plus dramatique.

Et la propagande anti-juive fonctionnera si bien que lorsqu'ils seront envoyés dans des camps d'extermination, comme des rats, la plupart des Européens ne réagiront pas...

Le Sionisme : le peuple élu doit avoir son Etat

De l'autre côté, la nostalgie des Juifs pour leur terre promise autour de Jérusalem prend aussi une tournure nouvelle à la fin du XIX^{ème} siècle, en réaction à la montée de l'antisémitisme.

Un certain Théodore Herzl, issu d'une famille juive austro-hongroise bien intégrée et moderne, est dégoûté comme beaucoup d'autres par l'affaire Dreyfus¹ et par la discrimination dont ils continuent à être victimes, malgré son impression d'être un citoyen comme les autres. Journaliste, Herzl écrit alors un livre qui sera considéré comme la base du sionisme : « L'état juif ». Il lance un mouvement idéologique selon lequel les Juifs doivent absolument avoir une terre à eux où ils ne seront plus persécutés, c'est selon lui leur droit fondamental.

Au départ, il pense même éventuellement à aller en Afrique, en se disant que c'est mieux que rien, mais très vite, c'est encore et toujours la région originelle de la Palestine qui sera l'objectif. Herzl meurt en 1904, mais les bases du mouvement sioniste sont jetées en Europe et aux Etats-Unis, et cinquante ans plus tard, sa vision sera réalisée...

Quand la stratégie militaire s'en mêle

Mais alors, c'est quoi cette histoire d'Anglais qui leur donnent le droit de coloniser la Palestine ? Bizarre, non ? Il faut se rappeler qu'à l'époque, déjà, la colonisation était tout à fait normale et acceptée. Tous les pays d'Europe avaient des colonies. Et là, on est en pleine première guerre mondiale, avec l'Allemagne, l'empire austro-hongrois et l'empire ottoman contre la France, le Royaume-Uni et la Russie.

En 1917, c'est la boucherie dans les tranchées, on n'en voit pas la fin. Les Alliés cherchent du soutien à l'extérieur. Or, aux États-Unis, les sionistes sont riches et influents. Alors, un sioniste anglais, le banquier juif Rothschild, va réussir à obtenir du gouverneur anglais Balfour une lettre officielle de soutien à la colonisation juive en Palestine (alors dans l'empire ottoman), en échange de promesses de soutien militaire des États-Unis à la guerre¹.

Et voilà le début officiel de ce qui mènera à la création de l'état d'Israël...

En arrivant à cette étape de l'histoire, il est utile de réaliser que l'histoire se construit de réactions en réactions. L'antisémitisme et le sionisme se construisent en miroir dans cette dynamique. D'où notre grande responsabilité de prendre de la distance et le temps de réflexion nécessaire pour poser une action juste et saine qui ne s'enracine pas dans la colère ou la haine... Parce que, déjà à ce stade, on comprend bien l'escalade de tensions...

¹ Dreyfus, c'est ce haut militaire juif français qui a été accusé à tort de trahison et qui a révélé l'ampleur de l'antisémitisme en France. Il a finalement été innocenté.

¹ Voici ce que mentionnait cette lettre importante de Balfour à Rothschild : « Le Gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour les Juifs et fera tout ce qui est en son pouvoir pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte soit aux droits civiques et religieux des collectivités non juives existant en Palestine. »

Le conflit en lui-même

Ce qui nous amène au début du conflit israélo-palestinien actuel. On n'a pas encore parlé des Palestiniens, et pour cause : à cette époque, ils appartiennent à l'Empire Ottoman, et ne sont pas identifiés comme tels.

Ce qu'on pourrait appeler les Palestiniens, sous l'empire ottoman, c'est en fait un mélange de gens qui habitent dans la région : on estime¹ la population locale à 85% de Musulmans, 11% de Chrétiens et 4 % de Juifs.

Suite à des persécutions en Russie², 70 000 Juifs sont arrivés en Palestine avant 1914, ce qui fait monter leur ratio à 10% avant la première guerre mondiale.

Welcome to Palestine !

Fin de la guerre, l'empire ottoman décline, et c'est la Grande-Bretagne qui occupe la région.

Chose promise chose due, les Britanniques favorisent la colonisation juive sur les terres palestiniennes, en dépit des protestations des pays arabes autour. Et comme ça commence à sentir de plus en plus le gaz en Allemagne, l'immigration devient massive. L'immigration s'intensifie. De nombreux juifs d'Europe débarquent. Mais où mettre ces nouveaux venus ?

C'est évidemment là le gros problème... Parce que l'idée de la colonisation, ce n'est pas exactement de venir gentiment demander à la population locale où est-ce qu'ils peuvent s'installer dans un petit coin sans déranger...

Comme on pouvait s'y attendre, la révolte gronde dans les rangs arabes, et c'est le début d'affrontements avec les Juifs mais surtout contre les Britanniques encore très présents.

Une culpabilité mal placée

Là où ça éclate vraiment, c'est en 1948, quand la Grande-Bretagne se retire et que l'ONU procède au partage du gâteau territorial.

On est à la sortie de la guerre, et les Alliés ne sont pas franchement fiers d'avoir laissé un génocide arriver. Ils essaient alors de laver leur culpabilité en octroyant aux Juifs rescapés des camps le fameux état d'Israël dont ils rêvent depuis des milliers d'années. Voilà qu'ils sortent une belle carte, et tracent des lignes toutes propres : au nord, l'état d'Israël, au sud, l'état palestinien, et au milieu, Jérusalem, territoire international, capitale des deux états.

Bon, évidemment, on ne perd pas de temps à demander leur avis aux populations arabes. Elles ne sont pas ravies de voir la moitié de leurs terres offertes à seulement 33% de la population, dont la plupart viennent juste d'arriver ? Tant pis, elles feront avec.

La loi du plus fort

Oui sauf que c'était un peu naïf de la part de l'ONU. L'injustice, personne n'a envie de faire avec. Le lendemain de la déclaration d'indépendance d'Israël, les milices palestiniennes, soutenues par les armées d'Égypte, de Syrie, de Jordanie, d'Irak et du Liban lancent une offensive contre Israël.

Mais ce tout jeune pays a déjà une armée étonnamment puissante (grâce à quels soutiens, pourrait-on se demander...), et parvient non seulement à repousser les pays arabes, mais en plus, à grignoter une bonne partie du territoire laissé aux Palestiniens arabes. Cette guerre, elle restera dans les mémoires sous le nom de « Nakba », la catastrophe, en arabe. C'est la prise de possession des terres, des villages, des maisons palestiniennes par le jeune état d'Israël en 1948. Prise de possession qui a engendré des expulsions brutales et des massacres. Ne citons que celui de Deir Yassin, pas loin de Jérusalem, le 9 avril 1948. À l'époque, la presse rapporte le nombre de 254 victimes pour un village de 80 personnes !

Les Palestiniens ayant été expulsés ou ayant dû fuir sont toujours dans les camps de réfugiés plus de 70 ans plus tard comme le raconte Izzeldin Abulish...

1 Il faut préciser que les estimations ne sont pas fiables, d'abord parce qu'elles ne comptabilisent pas les nomades Bédouins, et ensuite, parce que beaucoup de gens évitent le recensement de population pour ne pas être enregistrés et ainsi ne pas devoir payer de taxes à l'empire ottoman... Mais ça nous donne une idée quand même.

2 On appelle ces persécutions les pogroms, qui signifie destruction en russe. Il s'agit de pillages et de massacres de Juifs perpétrés par la majorité chrétienne. Ce mot sera ensuite utilisé pour le même genre de violence contre les juifs dans d'autres contextes.

Et pour cause : entre 1947 et 1949, pas moins de 800 000 Palestiniens fuient pour s'exiler dans des camps de réfugiés dans les pays voisins, et dans ce qui reste de leur territoire, 22% seulement, où ils pensent être plus en sécurité : la bande de Gaza (sous domination égyptienne) et la Cisjordanie (sous domination jordanienne). Et la promesse d'un état Palestinien, on oublie.

Rentrer dans l'histoire vivante

C'est ici que commence l'histoire d'Izzeldin Abuelaish : il est né dans le camp de Jabalia, dans la bande de Gaza, en 1955. Son grand-père s'y était réfugié après que l'armée israélienne ait pris sa maison et ses terres en 1948. Il était sûr d'en repartir bientôt, à la fin du conflit. Ses descendants y sont toujours, 70 ans plus tard...

Alors pour la suite de l'histoire, on vous propose de faire aussi référence à son récit, à son vécu des événements historiques.

Sur ces septante années, on vous épargnera le côté sec et pénible des faits de guerre, ainsi que le cortège de tentatives d'accord de paix ratées.

Juste quelques jalons, repris par Izzeldin. Et des morceaux de vie vécue entre les grandes lignes de l'histoire¹. La vie dans les camps de réfugiés, c'est misère, faim, insalubrité, insécurité, maladies et compagnie. Bien sûr, les gens rêvent de rentrer chez eux bientôt. Mais ce bientôt n'arrive jamais. Et les guerres s'enchaînent, avec toujours plus de conséquences désastreuses sur la vie quotidienne des civils.

En 1956, c'est pour le canal de Suez qu'Israël, alliée avec la France et l'Angleterre, attaque l'Égypte. Ce petit raccourci qui évite aux bateaux de faire le tour de toute l'Afrique, un détail sur la carte, un énorme enjeu géopolitique.

En 1964, en ayant franchement marre de se faire coloniser, piller, déporter et affamer, les Palestiniens arabes créent l'OLP, l'Organisation de Libération de la Palestine. L'idée est de se défendre de manière unifiée malgré le morcellement géographique et de faire valoir leur droit à un état palestinien, tel qu'on leur avait promis au départ.

Yasser Arafat, ça vous dit quelque chose ? C'était le leader palestinien reconnu de l'OLP, pendant 40 ans. Pas exactement un pacifiste.

Disons qu'il a fait d'autres choix qu'Izzeldin par rapport à sa colère²... Aujourd'hui, c'est Mahmoud Abbas qui dirige l'OLP, vous avez dû entendre son nom ici ou là. ...

1 Nous vous indiquons les numéros de page où se trouvent les extraits, afin que vous puissiez les exploiter plus en détails si certains aspects vous intéressent davantage.

2 Le personnage polémique de Yasser Arafat est ambivalent à bien des égards. D'un côté, il a lancé une guérilla palestinienne envers Israël, et d'un autre côté, il a fait des tentatives de rapprochement qui lui ont valu de partager le Prix Nobel de la Paix en 1994 avec Shimon Perez et Yitzhak Rabin, deux ministres israéliens.

N'oublions surtout pas que les politiques israéliens sont presque tous d'anciens militaires et ont pratiquement tous du sang sur les mains ! Si nous prenons l'exemple d'Ariel Sharon qui est impliqué dans différentes guerres, vous ne serez pas étonnés d'apprendre qu'il est accusé notamment d'avoir permis et même organisé le massacre de Sabra et Chatila au Liban en 1982. L'accusation de bellicisme porte donc sur tous les acteurs du conflit.

En 1967, c'est la guerre des Six Jours. Rapide, vous allez me dire. Oui, mais ça suffit à Israël pour tripler son territoire ! Comment ? En raflant à l'Égypte la bande de Gaza et toute la péninsule du Sinaï, à la Jordanie toute la Cisjordanie, à la Syrie le plateau de Golan, et suprême injure, en s'emparant de Jérusalem-Est, considérée comme un symbole fort pour les Musulmans.

" En vérité, mes souvenirs les plus intenses de mon enfance dans le camp de Jabalia sont la puanteur des latrines, les lancinantes douleurs de mon estomac affamé, mon épuisement aux premières heures du matin alors qu'il fallait vendre du lait pour gagner ces sommes dérisoires mais essentielles à la vie de ma famille, mon angoisse à l'idée de ne pas arriver à l'heure à l'école. J'avais des douleurs d'arthrite dans les articulations.

M'amuser, dès lors, n'était pas toujours si amusant que cela. C'est vrai que le ciel était toujours splendide, mais je ne me souviens pas de m'être émerveillé devant un coucher de soleil, ou d'avoir contemplé l'aube d'un nouveau jour. Survivre ne laisse pas de temps pour la poésie "

Extrait de « Je ne hairai point » (p.68)

" Pendant l'année scolaire, j'allais avec mes frères et sœurs aux manifestations en faveur de l'OLP, mais je retournais toujours à l'école ensuite.

[Adolescent] j'étais très conscient de la souffrance de mon peuple, cependant, je croyais aussi que l'arme dont j'avais besoin n'était pas une pierre ou un fusil, mais une éducation, de façon à pouvoir lutter pour les droits de l'homme et aider le peuple palestinien "

Extrait de « Je ne hairai point », p.86

" La guerre des Six Jours affecte encore aujourd'hui la situation de la région. Je n'avais que 12 ans. Elle s'est produite sous mes yeux, et pour moi, c'était la fin du monde. Les chars israéliens sont passés dans la ma rue. Les bombardements, les tirs et les incendies qui ont éclaté un peu partout dans le camp étaient totalement terrifiants. Les parents fuyaient, laissant parfois leurs enfants derrière eux. Partout, c'était le chaos, le bruit, la panique.

[...] Nous nous sommes aussi rendu compte que les forces israéliennes occupaient désormais Gaza : il y avait des chars partout dans les rues et des soldats qui pointaient leurs armes dans notre direction pendant notre marche de retour vers la maison. Je n'avais jamais vu de soldats israéliens auparavant.

[...] Je me suis posé des questions sur la discrimination :

Pourquoi les Israéliens sont-ils ce qu'ils sont, et nous ce que nous sommes ? Comment se fait-il que nous ne sommes pas tous traités de la même manière ? A 12 ans, je commençais à ouvrir les yeux et comprenais mieux les circonstances dans lesquelles je vivais "

Extrait de « Je ne haïrai point », p.76-77

Entre 1987 et 1993, c'est la première Intifada, littéralement « **la guerre des pierres** ». Car c'est bien ça qui se passe : les réfugiés palestiniens de Gaza et de Cisjordanie, excédés par l'occupation sans fin et les humiliations quotidiennes, se révoltent en jetant des pierres aux soldats.

La confrontation et la désobéissance civile durent des années, mais, on l'imagine bien, sans grand succès. Sur cette base de frustration, à Gaza, naît le Hamas, un mouvement radical islamiste palestinien qui, lui, monte en puissance. Le Hamas n'attaquait que des soldats (qui occupaient leur territoire) jusqu'à l'attentat de Baruch Goldstein, un colon juif qui, en 1994, a tué 29 Palestiniens musulmans pendant la prière au Caveau des Patriarches à Hébron. Désormais, le quotidien se couvre d'attentats-suicides et de missiles envoyés, et ne faisant plus de différence entre civils et soldats israéliens. Ce qui ne fera que décupler la riposte israélienne, on s'en doute.

" La première Intifada a éclaté deux mois après notre mariage. Malheureusement, c'est dans mon quartier de Jabalia qu'elle a commencé et elle s'est vite étendue dans toute la bande de Gaza, en Cisjordanie et à Jérusalem-Est. Personne ne sait vraiment ce qui l'a provoquée.

[...] Pendant l'occupation, l'humiliation ne connaissait pas de limite.

[...] Le moindre incident, réel ou non, pouvait entraîner la colère générale, mais à mon avis, l'agitation découlait surtout du fait qu'aucune amélioration n'avait été apportée à la situation des Palestiniens.

Aucun signe ne permettait d'espérer la formation d'un État palestinien, or nous avons besoin d'une identité et d'une citoyenneté.

Les Palestiniens attendaient un changement.

Ils attendaient que cessent l'intimidation et les persécutions et qu'un terme soit mis à l'occupation de Gaza par les Israéliens qui durait depuis vingt ans. Il n'était donc pas surprenant de voir la violence s'emparer de nos rues "

Extrait de « Je ne haïrai point », p. 105-106

De 2000 à 2005, boum, seconde Intifada, c'est-à-dire seconde révolte palestinienne. Entre temps, les attentats-suicides et les roquettes du Hamas et du Jihad Islamique ont remplacé les pierres, et forcément, en face, ça se durcit aussi.

Solution israélienne pour stopper les terroristes : la construction d'un mur « défensif » de 9 mètres de haut sur les terres palestiniennes, en dépit des lois internationales. On dénonce un apartheid, mais Ariel Sharon s'en fiche, il veut protéger son peuple.

Et comme le Hamas contrôle la bande de Gaza, Sharon ordonne un blocus sur la zone. Presque plus rien n'entre ni ne sort, c'est la pénurie de tout.

" J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la coexistence, agissant parfois même comme un négociateur officieux en faveur de la paix : un week-end par mois, je réunissais des groupes d'Israéliens chez moi ou chez des amis.

[...] Et puis, tout cela a pris fin. La seconde Intifada a commencé en septembre 2000, quand plusieurs événements graves ont embrasé la région.

[...] Les émeutes ont suivi. La frontière fut fermée, et mon petit groupe de candidats à la paix ne fut plus autorisé à se réunir. Il n'était plus possible de passer en Israël pour travailler. Ne plus avoir de travail signifiait ne plus avoir d'argent...

Dès lors plus de nourriture ni d'autres biens non plus. De nombreux Palestiniens ne pouvaient s'imaginer un avenir.

Pour eux, leur vie n'avait plus aucun sens. Et quand quelqu'un devient fou et se transforme en bombe humaine, personne n'essaie de l'empêcher d'agir. Au contraire, on fait de lui un héros. C'est ainsi que la situation a empiré "

Extrait de « Je ne haïrai point », p.121

Comme ça ne suffit pas à calmer les ardeurs du Hamas (essayez donc de décourager des gens désespérés qui n'ont plus rien à perdre), en 2008, Israël lance l'opération Plomb Durci dans la bande de Gaza. Oui, celle-là même qui coûta la vie aux filles et à la nièce d'Izzeldin. Trois semaines de destruction intensive. Histoire de bien rappeler qui est le plus fort.

Durant cette opération, les journalistes israéliens n'avait aucune information sur ce qui se passait réellement à Gaza. Izzeldin était ami avec le présentateur du JT d'une chaîne TV israélienne, qui l'appelait tous les jours pour connaître la situation.

Ce jour-là, après le tir d'obus dans sa maison, Izzeldin, paniqué, appelle le présentateur alors qu'il est en direct sur antenne, pour lui demander de faire venir des ambulances. La vidéo poignante a fait le tour du monde, et a probablement joué un rôle dans l'accélération du cessez-le-feu. Elle est en anglais (activez les sous-titres) mais même sans tout comprendre, on vit le moment...

" De l'avis de tous, cette folle attaque portée contre les hommes, les femmes et les enfants de la bande de Gaza - et contre tout ce qui vivait et tout ce que les humains avaient bâti - avait pour but de mettre le Hamas à genoux.

[...] J'avais prévu qu'une chose pareille se produirait à un moment ou à un autre, et j'avais même stocké quelques produits, comme des bougies, de l'essence, du pain, du riz, des lentilles, des allumettes.

Personne, même les plus pessimistes, n'avait imaginé qu'une attaque israélienne pourrait durer 23 jours consécutifs. Nous n'avions ni électricité, ni gaz, ni télévision. On ne pouvait pas dormir à cause du bruit et de la peur "

Extrait de « Je ne haïrai point », p. 199

Depuis le cessez-le-feu de janvier 2008, on ne peut pas vraiment parler d'amélioration de la situation. Entre les tentatives infructueuses d'accords de paix, les roquettes continuent de pleuvoir d'un côté comme de l'autre, avec un déséquilibre des forces évident...

Les perspectives

Au terme de cet historique, vous l'aurez compris, il y a autant de versions du futur de la région que de versions de la vérité... Impossible de toutes les mentionner, mais on en retiendra quelques-unes, pour ne tomber ni dans l'idéalisme naïf, ni dans le désespoir total.

Les initiatives de stabilité

Il y a ce ministre israélien, Naftali Bennet, qui est actuellement en charge de la Défense après avoir dirigé l'Education pendant quatre ans.

Voici son "Initiative de Stabilité", en dessin animé de trois minutes, qui exclut complètement la création d'un état palestinien, et même de la possibilité de la paix entre les deux nations. Ça donne une idée de la mentalité de la droite sioniste au pouvoir, et de la marge de manœuvre possible avec un tel ministre de la Défense...

(Cela dit, un petit tour sur sa page¹ Facebook et sur les commentaires de cette vidéo qui y figurent pourraient presque le faire passer pour un modéré...)

De l'autre côté de l'extrême, on a donc le Hamas, ce mouvement politique, militaire et religieux islamiste né dans la bande de Gaza, qui appelle au Djihad et affirme haut et fort qu'il ne reconnaîtra jamais Israël. Et qui accuse certains de ses dirigeants d'être de mous pacifistes quand ils envisagent la possibilité de deux états souverains côte à côte.

Bref, vous l'aurez compris, avec ces deux extrêmes, on n'est pas sortis de l'auberge... Heureusement, sur la scène du conflit, il n'y a pas qu'eux !

Des juifs pour le respect des Palestiniens

Déjà, très important, il y a la gauche israélienne, qui œuvre à un rapprochement et milite pour la solution de deux Etats indépendants et autonomes. Par exemple, ces 348 officiers de l'armée israélienne qui ont créé le mouvement **Shalom Akhshav** (La paix maintenant) pour convaincre l'opinion publique et le gouvernement qu'il est possible et nécessaire d'aboutir à une paix durable et juste par la négociation et la création de deux états. Ou encore **Gush Shalom** (« Le Bloc de la Paix »), une organisation civile qui milite pour le même objectif.

Puis, hors de Palestine, des voix juives se font aussi entendre de partout pour demander la reconnaissance de la Palestine et le respect de leurs droits fondamentaux. On pourra par exemple citer Jewish Voice for Peace aux États-Unis, ou l'Union juive française pour la Paix. À ce titre, ça vaut la peine de jeter un coup d'oeil au documentaire de Daniel Kupferstein, **Pas en mon nom**, qui donne la parole aux Juifs qui refusent la politique israélienne actuelle.

¹ https://www.youtube.com/watch?v=Bfwr2k4QX3w&fbclid=IwAR0Bto4GPiHR-fahMjKXt0DIGGEV1pt3838pxFIsAcv7dg-EG0n3jvp4IS_Y

Des Palestiniens pour le partage des terres

Enfin, il y a tous les Palestiniens qui ont bien compris que le Hamas n'allait pas amener autre chose qu'une escalade de violence, et qui cherchent d'autres pistes. Izzeldin Abuelaish est l'un d'eux.

Ces gens-là, ils créent des ponts, des occasions de rencontre, ils brisent les lignes, ils soutiennent la paix dans leurs paroles et leurs réactions quotidiennes à l'enfer vécu parfois. Il y a des artistes, des médecins, des hommes politiques, des Monsieur Tout-le-monde, des mères qui éduquent leurs enfants dans l'ouverture, tout comme de l'autre côté du mur. Il y en a partout. Leurs voix sont moins puissantes que les bombes, et pourtant elles résistent à l'appel de la violence avec une force immense.

Ce sont ces gens-là qui nous intéressent, ces gens-là qui amèneront peut-être, un jour, la paix, là-bas et ailleurs.

Et bien sûr, comme pour les Israéliens, ayant subi l'exil, les Palestiniens sont nombreux à l'étranger. La diaspora est bien organisée, et soutenue par des comités de locaux.

En Belgique, on doit citer l'association belgo-palestinienne¹ qui est particulièrement active et soutenue par nombre d'autres qui ne sont pas directement militant pour cette cause mais qui la soutiennent, comme la FGTB, le CNCD, le MOC, le Service Civil International, les Amis du Monde Diplomatique...

Des tas d'initiatives communes

Si on peut être désespéré de ne pas voir la situation se débloquer, on peut néanmoins se réjouir de l'abondance d'initiatives citoyennes partagées qui souhaitent ardemment la paix dans cette région. Comme le dit Izzeldin, la plupart des Israéliens et des Palestiniens veulent la même chose : vivre l'un à côté de l'autre en paix.

Enfin, les mêle-tout moralisateurs

Et puis, comme toujours dans les conflits, il y a tous les autres pays qui s'en mêlent. En prétendant vouloir aider à résoudre le conflit, mais en essayant avant tout de se la jouer stratégique par rapport à leurs propres intérêts dans la région. Genre, Trump qui en janvier 2020, propose un plan de paix (parce que, quand même, la guerre, c'est mal) qui consiste à légaliser toutes colonies israéliennes illégales sur le peu de terres qu'il reste encore aux Palestiniens, et à « réunifier » Jérusalem, ce qui sous un vocabulaire très joli signifie donner toute la ville aux Juifs, et à nier le droit aux Musulmans à la moitié de la ville sacrée.

Non mais ça va, il n'est pas rat, il propose quand même de creuser un tunnel entre la bande de Gaza et la Cisjordanie, pour que les gens puissent se voir entre leurs murs et leurs barbelés respectifs. Tiens, Israël a applaudi cette proposition de « paix » des deux mains, étonnant ! Prenez donc les paris sur l'enthousiasme palestinien...

Ce petit exemple pour juste rappeler que les voisins proches et lointains sont tous plus ou moins impliqués dans le bazar, que ce soit parce qu'ils y vendent des armes, y envoient des troupes, y développent des alliances stratégiques ou financières, y jouent un rôle médiatique... Bref. La neutralité existe-t-elle ?

Vous-mêmes, certainement, vous avez votre parti pris pour un côté ou l'autre. La question intéressante à se poser, alors, c'est sans doute : qu'est-ce qui, au milieu de tous ces morceaux de vérité, me fait pencher d'un côté ou de l'autre? Mon histoire? Ma culture? Ma sensibilité propre? Mes fréquentations? Ce que je viens de lire? Ce que m'a dit Untel ou Untel? Ce que j'ai vu de mes propres yeux? Une personne que j'ai croisée? Un film que j'ai vu? Et qu'est-ce qui pourrait faire évoluer mon opinion pour m'ouvrir vers l'autre côté ?

Apprendre à s'observer et à se comprendre, c'est déjà, peut-être, un premier pas vers la prise de distance, et vers la possibilité d'écouter l'autre vraiment...

¹ Nous ne pouvons que vous encourager à aller faire un tour sur leur site, qui regorge d'informations, d'actions, de vidéos, de témoignages...
www.association-belgo-palestinienne.be

POUR LES PROFS

pour la Justice et la Paix au Moyen-Orient (CJPMO).

Le site des Clés du Moyen-Orient propose des cartes plus détaillées : <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Retour-cartographique-sur-le-conflit-israelo-arabe-1-2-des-premices-du-conflit.html>

Le site du Monde Diplomatique offre aussi un panel de cartes, de chiffres et de témoignages faciles à lire et à utiliser en classe : <https://www.monde-diplomatique.fr/mav/157/A/58325>

On peut enfin regarder cette vidéo du Courrier International, qui parle de la dernière proposition de découpage du territoire faites par Donald Trump en janvier 2020.

La vidéo de 6' revient sur l'histoire des frontières israélo-palestiniennes, et éclaire le danger de cette proposition américaine de soi-disant résolution du conflit. <https://www.courrierinternational.com/video/video-cartes-sur-table-tout-comprendre-au-conflit-israelo-palestinien>

POUR LES PROFS

Analyse des cartes

Deux passages sur les cartes ont leur intérêt, d'abord pour avoir une chance de les intégrer un minimum, et aussi pour voir comment on fait parler les cartes différemment en fonction de ce qu'on veut démontrer.

À ce titre, s'intéresser aussi à des cartes proposées par les sites pro-Israéliens et ce qu'ils en disent est pertinent, bien qu'il soit franchement difficile d'en trouver en français. En voici en anglais : <https://israeled.org/resources/maps>



POUR LES PROFS

L'enseignement comme promoteur (ou non) de la paix

Pour aborder la question de l'esprit critique et de la pseudo-vérité, on a deux ou trois pistes à vous proposer.

Il y a ce documentaire de la cinéaste franco-israélienne Tamara Erde, intitulé *This is my land*, qui va voir dans les écoles en Israël et en Palestine comment on enseigne l'histoire de l'autre. Elle donne à voir comment on construit une certaine vérité dès le plus jeune âge, et comment cette prétention à la vérité va contre des objectifs de compréhension mutuelle et de paix.

https://www.allocine.fr/video/player_gen_cmedia=19560134&cfilm=231247.html (disponible en streaming sur UniversCiné pour 2,99€)

Dans le même ordre d'idée, un professeur d'histoire belge, Michel Staszewski, s'intéresse aux manuels d'histoire en Fédération Wallonie-Bruxelles et constate que la manière dont est abordé ce conflit, en sélectionnant certains faits et pas d'autres, en utilisant certains mots de vocabulaire et pas d'autres, construit aussi une vision orientée de la réalité, en se présentant pourtant comme neutre.

<https://changement-eglite.be/Le-conflit-israelo-palestinien>

Et enfin, pour une expérience de terrain nuancée et pleine d'humour, n'hésitez pas un instant à louer à la bibliothèque ou acheter l'excellente BD *Chroniques de Jérusalem*, de Guy Delisle.

Cette BD auto-biographique retrace avec humour et réalisme les tentatives de compréhension de la situation par ce père au foyer qui accompagne sa femme, médecin sans frontière, pour un an de mission à Jérusalem. Quelques extraits ici : <https://www.guydelisle.com/jerusalem/jeru-extrait02t.html>

POUR LES PROFS

L'art comme moyen de résistance et de résilience

De nombreux artistes de Street Art ont dessiné et écrit sur le mur « défensif » entre Israël et la Palestine, dont le célèbre Banksy. Et c'est une superbe manière de faire le lien entre le conflit et la résilience : comment l'art permet-il d'ouvrir des consciences, d'ouvrir des possibles, et de soutenir l'espoir ?

Ça pourrait être chouette, pour apporter un peu de légèreté à ce sujet ultra-lourd, de demander à chaque élève de choisir une œuvre réalisée sur le mur qui l'inspire, et dont il a envie de parler. Chacun prépare son travail en répondant à quelques questions du type : Pourquoi j'ai choisi cette œuvre ?

Quelles sont les infos que j'ai à son sujet (auteur, date, lieu...) ? Qu'est-ce qu'elle apporte, à mon avis, aux gens qui la regardent tous les jours ? Qu'est-ce qu'elle apporte au monde extérieur ? Si je devais y ressentir un message, comment je le formulerais ?

En fonction de la taille de la classe, on peut envisager un partage en petits groupes ou en grands groupes, et éventuellement d'exposer les œuvres imprimées avec un message retenu pour chacune en légende.

3 / LES THÈMES DÉVELOPPÉS DANS LE SPECTACLE

J'imagine qu'il est difficile pour une personne n'ayant pas vécu à Gaza de comprendre notre quotidien. Nous étions tout ce que le mot « réfugié » suggère : sans droits, méprisés, marginalisés et malheureux.

Extrait de « Je ne haïrai point », p.92

Vivre toute sa vie dans un camp de réfugié ?

Il y aujourd'hui dans le monde 70 millions de réfugiés, l'équivalent de toute la population française. Mais où vivent ces gens qui ont dû fuir leur pays ? Leur première motivation étant de survivre, ils courent se mettre en sécurité là où ils peuvent, et souvent, c'est au plus près, histoire d'éviter aussi de mourir sur la route. Puis quand on a trois dollars en poche, faut bien avouer qu'on ne part pas pour un tour du monde...

Les champions de l'accueil : Bangladesh, Kenya, Ouganda

Du coup, l'écrasante majorité des réfugiés vivent dans des camps précaires dans les pays voisins. Des tentes, des bâches, des tôles ondulées. Des bidonvilles géants quoi. Le camp de Dadaab, au Kenya, a abrité jusqu'à 500 000 Somaliens, et existe depuis plusieurs générations. Il en reste aujourd'hui un bon tiers. Au Bangladesh, le camp de Kutupalong, le plus grand du monde, héberge 880 000 exilés Rohingyas persécutés en Birmanie. L'Ouganda à lui seul a accueilli presque la moitié des deux millions de personnes qui fuyaient la guerre au Sud-Soudan, et actuellement, 280 000 d'entre eux vivent dans le camp de Bidi Bidi, et les autres dans des camps plus petits. La liste des pays qui accueillent des dizaines de milliers de réfugiés du pays voisin sans fermer leurs frontières ni ériger de murs donne à réfléchir : Jordanie, Tanzanie, Ethiopie, Pakistan, Kenya...

Le festival infernal

Mais vous imaginez la vie dans un camp ? Pour se rendre compte du bazar, vous voyez le camping du festival de Dour ? C'est 40.000 personnes entassées dans des tentes. Ça dure cinq jours, et faudrait voir l'état du terrain après (et des festivaliers, qui courent retrouver leur bulle de confort!). Imaginez y rester enfermé pour dix ans. Sans food truck ni Cathy Cabine. Sans matos Décathlon ni casier de Jup'. Sans agent de sécurité ni brancardier de la Croix-Rouge tous les 100m. Ça vous donne une minuscule idée du niveau de bien-être... Et encore, dix ans, c'est optimiste, sachant que la durée de vie moyenne d'un camp est de 12 ans, et que certains perdurent pendant plusieurs générations, comme c'est le cas des camps de Palestiniens.

Nous, les opulents, on sait accueillir !

Heureusement, en Europe, on n'est pas au Tiers-Monde, et le peu d'exilés qu'on accueille, on a les moyens de le faire décentement. Vous allez me dire, c'est bien la moindre des choses, quand on sait que ces gens arrivent de pays qui étaient d'anciennes colonies européennes qu'on a bien pillées comme il faut, et que la plupart des conflits actuels sont liés aux ressources que nous exploitons sans complexe ou à nos intérêts géopolitiques. Alors, aux points d'entrée sur notre territoire, on organise de chouettes camps d'accueil bien équipés. À Lesbos par exemple, petite île grecque typique, on a mis de jolis barbelés, et dedans, on a construit un beau camping en plein air pour 2500 personnes, avec quelques toilettes et quelques douches, et on y a enfermé, petit à petit, dans l'indifférence générale... 20.000 migrants, entassés, épuisés, traumatisés ! Le Club Med de Moria, quoi !

Il n'y a pas d'alternative ?

Impossible de faire autrement que de garder nos frontières et de parquer les gens dans les camps, vous allez me dire ? Ah bon ? Et si nous, les pays à la pointe du développement, nous allions prendre quelques leçons d'accueil des réfugiés en Amérique latine... Principe de non refoulement, « citoyenneté universelle » qui donne le droit de vote aux réfugiés après 5 ans, interdiction de l'expression « personne en situation illégale », voilà quelques bonnes idées qui sont appliquées et ont démontré leur succès dans 14 pays latinos. L'Équateur naturalise les réfugiés après 3 ans, et leur donne exactement les mêmes droits que les Équatoriens. Le Brésil et le Chili ont proposé récemment d'accueillir des réfugiés palestiniens. Pourquoi tant d'hospitalité ? On dit que ces pays ont presque tous dû, à un moment de leur histoire, envoyer des réfugiés hors de leur frontière, et qu'ils s'en souviennent. Apparemment, ils ont une meilleure mémoire que nous autres Occidentaux...

Une goutte belge dans l'océan d'hospitalité

Mais ne soyons pas mesquins, et voyons notre propre générosité : en 2013, la Belgique elle aussi s'est dotée d'un programme structurel de réinsertion et a réinstallé durablement, en six ans, 3290 réfugiés vulnérables... Waw, bel effort ! (Dont zéro Palestinien, visiblement, ils ne sont pas assez vulnérables). Et on en parle, de ces 400 mineurs non accompagnés que la Grèce a demandé aux autres pays européens d'accueillir suite à l'incendie du Club Med, oh pardon, du camp de Moria en septembre dernier ? Si, si, vous savez, quand Maggie De Block, Ministre de l'Asile et de la Migration, dans un grand élan du cœur, a accepté d'en prendre 12 dans notre beau pays ?

Évidemment, qu'on se rassure, il ne s'agit pas de leur donner des papiers, mais juste de leur donner le droit d'introduire une demande d'asile, qui, au bout d'une procédure de plusieurs années, sera refusée dans deux tiers.

Et les Palestiniens en Belgique, alors ?

Les Palestiniens, ce sont des doubles réfugiés : ils ont d'abord été chassés de leurs terres vers des camps de réfugiés, notamment dans la bande de Gaza. Puis pas de bol, même dans ces camps, ils continuent à être victimes de ceux qui les ont expulsés. Du coup, ils fuient encore, logique.

Durant plusieurs années, la Belgique, en tout bon sens, traitait prioritairement et favorablement les demandes d'asile venant des Palestiniens, sachant bien quelle était la situation sur place. Puis, tout à coup, en décembre 2018, Maggie De Block, encore elle, a décrété que la situation à Gaza était certes problématique pour la plupart des Palestiniens mais pas pour tous, et que donc, leur demande de protection devrait être étudiée de plus près, au cas par cas, avec preuves à l'appui.

Dit comme ça, ça a presque l'air inoffensif. Mais le résultat ne s'est pas fait attendre : en 2019, sur 783 demandes d'asile de Palestiniens, 610 ont été refusées ! Et malgré des grèves de la faim et des manifestations récurrentes des associations palestiniennes, rien n'a changé...

POUR LES PROFS

Au-delà des préjugés, s'intéresser aux chiffres :

On entend souvent dire que l'Europe ne peut pas accueillir toute la misère du monde, comme si nous étions débordés par notre générosité. Est-ce vrai ?

Pour sortir des clichés, il semble important de revenir aux chiffres et aux faits. On peut mener cette activité en deux temps. Dans un premier moment, les élèves sont invités à donner une réponse préalable, sans consulter aucune source, à chacune des questions, et éventuellement à confronter entre eux leurs réponses.

Puis, dans un deuxième temps, on leur demande d'aller chercher les chiffres sur internet et de citer leurs sources.

Une discussion intéressante pourra s'en suivre, sur le décalage entre leur idée préalable et la réalité, et sur les raisons de ces chiffres.

1) Quels sont les trois pays qui génèrent à eux seuls plus de la moitié des réfugiés mondiaux hors de leurs frontières ?

2) Quel est le pourcentage de réfugiés mondiaux accueillis par des pays en voie de développement ?

3) Quel est le pourcentage de réfugiés mondiaux accueillis par l'Europe ?

4) Quels sont les trois pays qui ont le plus de ressortissants déplacés dans des camps dans leur propre pays, suite à des problèmes dans une région en particulier ?

5) Combien de demandeurs d'asile ont obtenu le statut provisoire de réfugié en Belgique en 2019 ?

(Sachant que ce statut peut être retiré à tout moment, si le gouvernement estime que la situation est à nouveau stable dans le pays. (Si si, l'Afghanistan est maintenant un pays en paix, c'est bien connu.)

Pour info, voici les réponses, qu'on obtient facilement notamment sur les sites du CICR (Croix Rouge Internationale), de l'Europe et de l'ONU : 1) Syrie, Afghanistan et Somalie. 2) 84% 3) 6% 4) Colombie, Soudan et Irak. 5) 5776

POUR LES PROFS

Campagne de dissuasion anti-migrants palestiniens

Comme la politique d'asile de la Belgique envers les Palestiniens a changé en décembre 2018, et que malgré les refus, ils continuaient d'affluer, Maggie De Block a décidé de lancer une campagne de dissuasion (en fait, elle s'adressait à la base à deux publics : les Palestiniens et les Marocains). En allant consulter le site de cette campagne intitulée Facts about Belgium (<https://www.factsaboutbelgium.be/?lang=fr>) ou en visitant leur page Facebook, on peut se poser les questions suivantes :

- Quels sont les mots-clés utilisés sur le site ? À quel registre lexical appartiennent-ils ? Quel est l'effet de ce vocabulaire sur celui qui lit ?

- Quel est le ton donné aux informations présentées sur le site ? Quelle réaction émotionnelle cherche-t-on à susciter ?

- Les informations sont-elles représentatives de ce qu'est la Belgique pour une personne voulant fuir son pays ? Sont-elles vraies ? Sont-elles complètes ?

- La Ministre a lancé ce site comme une opération de dissuasion à l'asile. Pourtant, le site se présente comme un site d'informations objectives pour les migrants qui veulent venir en Belgique. Qu'en pensez-vous ? Est-ce une démarche honnête ?

- Voici les propos de Maggie De Block au lancement de la campagne : « *Les migrants frappent à nos portes et demandent l'asile, alors que les chances qu'ils y aient droit sont très faibles. Cela crée un énorme fardeau pour nos services et met notre système d'asile et notre hospitalité sous pression. Il vaut donc mieux prévenir que guérir en les informant clairement que les chances d'asile sont très faibles et que la Belgique n'est pas le Pays de Cocagne. La campagne est très claire mais reste respectueuse à l'égard des migrants.* » Qu'en pensez-vous ? En reprenant chaque phrase, argumentez votre opinion.

- À votre avis, cette campagne fonctionne-t-elle ? Sur qui ? Pourquoi ? Et par rapport aux Palestiniens qui étaient visés ?

POUR LES PROFS

Pour contrer l'argument économique simpliste

S'il y a bien un argument anti-hospitalité qu'on entend à tour de bras, notamment dans la bouche de certains de nos dirigeants, c'est celui du fardeau économique.

Pour en finir avec ces discours mensongers, il nous semble important de tordre le coup à cette idée qu'accueillir l'autre, de Palestine ou d'ailleurs, c'est forcément se tirer une balle dans le pied.

Voici donc un article écrit par un économiste dans le journal L'Echo qui mérite d'être lu, expliqué, analysé et compris... Afin, aussi, que chacun puisse avoir des arguments pour répondre à voix haute aux dyscalculiques handicapés de l'humanité...

L'article s'intitule Non, l'immigration ne plombe pas les finances de la Belgique, et il est écrit par Benoît Mathieu en mai 2019. Il cite notamment l'ouvrage de Jean-Michel Lafleur et Abdelislam Marfouk, qui est aussi une mine d'or gratuite sur le sujet, accompagné de vidéos gratuites sur Youtube.

<https://www.lecho.be/dossiers/elections-regionales-federales-europeennes-2019/non-l-immigration-ne-plombe-pas-les-finances-de-la-belgique/10126178.html>

Qu'est-ce qui repousse après le pire?

L'abjecte pauvreté dans laquelle j'ai vécu enfant, les opportunités ouvertes grâce à mes résultats scolaires, la guerre des Six Jours qui a changé ma façon de voir les choses, tout cela et d'autres voyages ont façonné ma vie. Depuis ma plus tendre enfance, j'avais su tirer une leçon positive d'une histoire malheureuse, et c'est une attitude que j'ai toujours essayé de garder devant les obstacles considérables auxquels j'ai dû faire face. C'est ainsi que j'ai pu chevaucher la ligne [qui sépare Palestiniens et Israéliens], aller d'un passage à un autre, et chacun de ces obstacles m'a donné la force d'affronter le suivant.

Extrait de « Je ne haïrai point » (p.37)

Comme vous l'aurez sans doute compris, ce qui nous intéresse avec cette pièce, c'est avant tout de comprendre comment on peut choisir de ne pas haïr, de ne pas utiliser sa colère pour détruire l'autre ou se détruire soi-même, après avoir vécu l'horreur.

Il nous a fallu faire un détour assez long par l'histoire, mais le cœur même du propos, il se trouve ici, dans ce qu'on pourrait appeler la résilience.

Que faire de l'obstacle ? Comment vivre après l'apocalypse ?

Comment ne pas sombrer dans la part sombre ?

Qu'est-ce qui, dans l'attitude d'Izzeldin, peut nous inspirer pour nos propres crises personnelles et collectives ?

Boum, et après ?

Le mot « résilience » est très à la mode ces dernières années, on le voit encore avec la crise sanitaire, mais c'est quoi exactement ? L'étymologie nous parle de rebondir suite à un choc ou une déformation. Le terme était d'abord utilisé en physique, pour parler de l'énergie absorbée par un matériau lors d'un choc.

C'est le neuropsychiatre français Boris Cyrulnik qui a introduit le terme dans le champ de l'étude de l'être humain. Né dans une famille juive, il a été sauvé in extremis des rafles en 1942, et ses parents ont été tués à Auschwitz. C'est son histoire personnelle douloureuse qui a été son moteur pour étudier la psychiatrie. Pour lui, la résilience, c'est le fait de renaître de sa souffrance, de se reconstruire une vie valant la peine d'être vécue. Mais ça ne se fait pas d'un coup de baguette magique, non. C'est un processus dynamique : quand le problème arrive, petit ou grand, d'abord on résiste. « Non, ce n'est pas possible, je ne peux pas accepter ça ». Puis, pas le choix, on s'adapte, on essaie de vivre avec. Et enfin, on peut connaître une croissance post-traumatique : on sort grandi de l'épreuve. Ça vous parle ?

C'est bien beau, mais on fait comment ?

Parmi les facteurs facilitant la résilience, les études récentes ont pu identifier plusieurs éléments. Intéressant, non ? Parce que même si vous êtes persuadé d'être béni des dieux et de faire partie des 50% de la population qui n'aura pas à affronter un traumatisme majeur, ne croyez quand même pas éviter toute votre vie la rupture, la maladie, la mort d'un proche, l'échec, le licenciement, la crise, et autres événements déstabilisants... Alors voyons voir ce qui nous aide à surmonter les crises, petites ou grandes ...

– Avoir au moins un tuteur de résilience, à savoir une personne sur qui on peut compter pour nous appuyer. Ce n'est pas la personne qui nous dira seulement ce qu'on veut entendre, mais qui pourra surtout nous aider à affronter la réalité sans nous mentir, en nous soutenant.

– Pratiquer l'auto-défense intellectuelle. Notre cerveau nous joue des tours, il nous raconte des histoires, il peut facilement choisir certains faits et en éliminer d'autres pour nous faire croire qu'on n'y arrivera jamais, que la situation est désespérée. Il nous faudra donc veiller à changer de disque, à rester ouvert à d'autres points de vue, à prendre du recul face à nos propres pensées.

– Garder les personnes négatives à distance. Ça fait sens : comment s'en sortir quand on est entouré de personnes qui nous plaignent, qui voient toutes les raisons de déprimer, qui se complaisent elles-mêmes dans le malheur ? On a aussi le droit de leur dire zut ! (Et accessoirement, de leur prouver qu'il est possible d'aller mieux)

– Pratiquer l'auto-discipline. Ça, c'est pour éviter, passé un premier stade de désespoir, de rester bloqué des années au fond de son lit à regarder des séries en espérant que ça ira mieux demain... S'installer des petits rituels qui nous font du bien, qui nous font bouger, qui nous tirent vers le haut, et s'y tenir.

– Donner un sens à son histoire. Chaque épreuve, aussi absurde puisse-t-elle paraître de prime abord, peut apporter un sens nouveau à sa vie. Qu'il s'agisse d'oser être enfin soi-même, de pouvoir aider d'autres personnes ayant vécu la même chose, de créer une association qui œuvre à un changement de société, les exemples sont illimités.

– Utiliser l'humour. Si vous avez un bon sens de l'humour à la base, ça aide vraiment à être résilient. Sinon, l'auto-dérision, ça s'entraîne !

– Créer quelque chose à partir de sa souffrance. Boris Cyrulnik insiste beaucoup sur l'aide que constitue l'écriture ou le dessin pour exprimer ses émotions.

POUR LES PROFS

Des exemples inspirants

On parle de rebondir après une épreuve ou un traumatisme, pour ne pas sombrer dans la dépression, la haine ou la violence. Mais qu'est-ce qu'on appelle une épreuve ou un traumatisme, exactement ? Pour commencer, on peut proposer un brainstorming avec cette question, et noter toutes les réponses qui sortent.

Ensuite, dans un deuxième temps, on voit si on peut faire des catégories et regrouper certaines réponses. Puis, on demande aux élèves s'ils ont en tête des exemples de personnes, connues ou non, qui sont passées à travers un de ces traumas et qui en sont sortis plus forts.

Leur nom est alors écrit en dessous du trauma, dans une autre couleur. Et enfin, on les invite à faire des recherches au sujet des épreuves pour lesquelles ils n'ont aucun exemple inspirant en tête, afin d'en trouver, et de les partager.

Si vous séchez, voici quelques exemples qui pourraient leur parler :

* Lizzie Velasquez, une jeune femme atteinte d'un syndrome qui l'empêche de grossir et la rend particulièrement repoussante physiquement, a fait un super Ted Talk en anglais avec des sous-titres français : https://www.ted.com/talks/lizzie_velasquez_how_do_you_define_yourself/transcript?language=fr (13')

* Priscille, une autre jeune femme victime d'un terrible accident de la route qui l'a laissée en chaise roulante avec un seul bras, mais qui lui a permis finalement de réaliser son rêve <https://www.youtube.com/watch?v=t23i3NOdcTE> (12')

* Dans le même registre, mais avec l'humour à toute épreuve, il y a Philippe Croizon, amputé des quatre membres, qui a écrit notamment « *Pas de bras, pas de chocolat* » : <https://www.youtube.com/watch?v=t23i3NOdcTE> (3')

* Plusieurs jeunes filles victimes de viol tentent de se reconstruire, au travers d'un groupe de parole mené par une femme qui a elle-même été victime et qui est devenue thérapeute pour aider les autres : https://www.youtube.com/watch?v=W-vcV9v_NV0 (6')

* Le chanteur Emmanuel Moire, trois ans après avoir perdu son frère jumeau renversé par un chauffard, écrit une chanson intitulée Beau Malheur : <https://www.youtube.com/watch?v=EHkn5bjm3nl>

* Jean-Daniel Piller, ex-toxicomane pendant trente ans, a écrit un livre en prison intitulé Terrasser le serpent, itinéraire d'un toxico-résilient. Il fait de ce livre un moyen de se raconter à ses quatre enfants qu'il ne voyait plus, et aussi de commencer à consacrer le reste de son existence à faire de la prévention avec les jeunes.

POUR LES PROFS

Les biais cognitifs, ces illusions d'optique...

Lorsqu'on regarde la réalité, que ce soit notre propre vie ou le monde, en général, à moins d'être borgne ou myope sans lunette, on pense voir clair. Normal. Or, les recherches viennent nous montrer qu'on se surestime pas mal question vision claire...

De nombreux facteurs troublent, sélectionnent, orientent, effacent, augmentent, interprètent ce qu'on pense voir de manière neutre.

Autant de pièges de la pensée qu'il est fondamental de reconnaître pour ne pas s'y laisser prendre.

Izzeldin Abuelaish lui-même explique dans son livre comment il s'est laissé piéger : « *A Harvard, je devais choisir un cours d'économie de la santé, ce cours était enseigné par deux professeurs et l'un d'eux était juif. Un camarade de classe des Émirats Arabes Unis m'a conseillé de ne pas choisir le Juif, car selon lui, il haïssait les Arabes.*

Je me suis quand même inscrit dans son cours car il était un expert, mais en classe, j'ai eu l'impression qu'il m'ignorait. Était-ce ma propre paranoïa ou m'isolait-il vraiment des autres étudiants ? Je décidai de demander à le rencontrer [pour lui poser la question]. Il était abasourdi. Nous en avons parlé, j'ai essayé de lui donner des exemples qui justifieraient mon propos, et j'ai pris conscience qu'ils étaient insignifiants. Je me suis senti sot et me suis demandé s'il allait m'en vouloir. Ce ne fut pas le cas. »

C'est un vaste sujet qu'on abordera pas en détails, mais qui vaut la peine d'être amorcé. Voici deux affiches du GéoAdo qui permettent de le faire : <https://www.geoado.com/wp-content/uploads/2020/02/GEON0204P040-decodagebiais.pdf>

Et pour un article plus détaillé mais abordable en classe, on vous propose celui tiré du bouquin « *Des têtes bien faites : défense de l'esprit critique* » de Sylvain Delouée, qui explique une quinzaine de biais courants. <https://apprendre-reviser-memoriser.fr/education-a-lesprit-critique-biais-cognitifs/>

Il nous semble important d'aborder ces biais cognitifs ici, tout d'abord par rapport à l'étude d'un conflit complexe qui suscite des opinions très polarisées, mais aussi par rapport à notre vision d'une situation malheureuse quand on parle de résilience.

Mais au-delà de ces contextes précis, parce que les biais cognitifs nous concernent tous, dans notre vie quotidienne, et dans notre lien avec les autres et le monde.

De l'utilité de la colère

Ressentir de la colère est important dans des cas comme celui-ci : la colère montre que vous refusez ce qui s'est produit, et vous incite à vouloir changer les choses. Mais il faut refuser d'entrer dans la spirale qui conduit à la haine. La revanche et la haine ne font que vous éloigner de la sagesse, qu'accroître la douleur et prolonger le combat.

[...] La colère peut être productive. Analysez votre colère, admettez-la, mais faites en sorte qu'elle mène au changement. Laissez-la vous pousser à l'action pour votre bien et celui des autres.

Extrait de « Je ne haïrai point » (p.237 et 277)

Il s'agit d'un autre point essentiel de ce spectacle : que faire de sa colère ? Cette question, elle est pertinente dans notre vie personnelle, mais elle devient carrément fondamentale dans la vie en société, surtout dans des contextes contraignants sur lesquels on a l'impression d'avoir aucune prise. L'occupation, la guerre, mais aussi la crise sanitaire, la crise économique ou le réchauffement climatique. Les raisons de se mettre en colère, avouons-le, ce n'est pas ça qui manque.

La colère, c'est un signal. Un signal intérieur qui transmet à la fois un message et une énergie. Le message, c'est souvent un besoin non respecté. L'énergie, c'est la décharge de cortisol dans les muscles qui donne envie de frapper, de taper du poing sur la table, ou d'une manière ou d'une autre, de bouger son corps pour l'utiliser. En soi, c'est assez simple, mais ce qui est compliqué, c'est notre manière de la gérer. Deux options habituelles : soit on perd le contrôle et on cède à la violence, en parole ou en acte, soit on contrôle à mort, on ravale sa colère et elle finit par nous ronger de l'intérieur. Avouons que ce n'est pas génial. Ce qu'Izzeldin met en lumière à travers tout son propos et sa vie, c'est justement qu'il existe une troisième voie : celle de l'utilisation de la colère pour une action constructive qui mène au changement.

Analysez votre colère, admettez-la, mais faites en sorte qu'elle mène au changement. Merci Izzeldin, mais concrètement, on fait quoi ? Déjà, on arrête de jouer au bisounours, genre « non, moi, je suis zen, je ne me mets jamais en colère ». On admet. La colère, ce n'est pas mal en soi, ça fait partie de la vie, c'est nécessaire. A votre réflexion auto-critique ! Quelles situations ou événements vous mettent en colère ? Comment pourriez-vous réagir autrement ? Que pourriez-vous construire comme changement avec cette énergie ?

POUR LES PROFS

Cinq minutes d'infos et d'humour

La chaîne Youtube *Et tout le monde s'en fout* nous a concocté un petit épisode toujours éclairant, bien documenté et drôle sur la colère. <https://www.youtube.com/watch?v=82YjKelbCqg>

Un tableau pour transformer la colère

Le site Adozen.fr propose quelques outils de gestion des émotions, dont un tableau intéressant qui liste 8 attitudes à faire et à éviter en cas de colère. C'est une bonne base pour ouvrir le débat. Il nous semble intéressant de compléter le tableau en fonction du vécu et des idées des participants. <https://adozen.fr/un-tableau-pour-diminuer-nos-coleres/>

Construire avec ma colère : au boulot !

Une école, c'est un bon terreau aussi pour la colère, qu'elle s'exprime par la râlerie, l'irritation, les bagarres dans la cour, les insultes, la dégradation du matériel...

Par petits groupes, tracez un tableau à trois larges colonnes. Dans la première, faites une liste des choses qui vous mettent en colère à l'école. Dans la deuxième colonne, écrivez les réactions observées face à ces choses (les vôtres ou celles d'autres). Dans la troisième colonne, vous notez le résultat, les conséquences de chaque réaction. Entourez les conséquences qui vous semblent constructives.

Ensuite, choisissez une ou deux causes identifiées dans la première colonne, qui vous inspirent, et réfléchissez ensemble comment y appliquer les conseils d'Izzeldin Abuelaish pour faire en sorte que cette colère ressentie mène au changement. Faites des propositions concrètes, au niveau individuel et collectif, et présentez-les à la classe.

Enfin, voyez ensemble ce qu'il est possible de réaliser, à votre mesure, pour faire de votre école un lieu plus paisible et agréable, avec moins de raisons d'être en colère, et passez à l'action !

Le rôle des femmes dans la sortie du conflit

L'une des façons de faire évoluer le statu quo, c'est de se tourner vers les femmes et les jeunes filles. Il est facile de trouver un millier d'hommes favorables à la guerre, mais il est difficile de trouver cinq femmes qui le sont aussi. Il est temps de donner du pouvoir aux femmes et aux filles palestiniennes, de les respecter, de leur accorder leur indépendance, et de les laisser nous montrer le chemin.

[...] Je crois en la femme et en ses potentiels. Par sa nature même, elle favorise le rapprochement entre les êtres. Nous devons leur donner la possibilité d'étudier et d'agir dans les directions qu'elles savent être les plus favorables à l'humanité.

Extrait de « Je ne hairai point » (p.168 et 277)

L'ONU a adopté une résolution en 2000 pour renforcer la place des femmes en période post-conflit. Vous allez me dire, une résolution de l'ONU, ça nous fait une belle jambe. Oui, mais c'est un début de reconnaissance à l'échelle internationale.

Vous avez remarqué que dans cette histoire du conflit israélo-palestinien, on ne voit jamais aucune femme sur les photos d'accords de paix ?

Izzeldin, lui qui nous parle des femmes autour de lui, sa mère, son épouse, ses filles, ça lui donne envie de crier. Pas de crier contre les hommes qui entretiennent la guerre, mais de crier pour encourager les femmes, leur donner accès à des études supérieures, à une visibilité sociale et politique, à des postes-clés dans la construction de la paix.

C'est pour ça qu'il a créé sa fondation Daughters for Life, à laquelle il dédie tout l'argent collecté par la vente de ses livres, par les conférences qu'il donne, par les dons qu'il reçoit. C'est donc aussi à cette cause que vous participez en payant votre ticket de théâtre.

Et à vous, ça vous inspire quoi ?

Un dernier petit mot pour mettre en évidence la vision du futur d'Izzeldin Abuelaish :

"ce sont les femmes qui permettront aux hommes de sortir du conflit".

On ne va pas s'engager dans une grande analyse de genre, mais simplement donner un peu de corps à cette idée. Car généralement, lorsqu'on parle des femmes dans les conflits, c'est pour les présenter comme des être vulnérables, victimes de la violence, impuissantes, en pleurs, assistant à la mort de leurs enfants ou de leur mari, subissant les viols, forcées de se prostituer pour survivre ou pour nourrir leur famille.

Pourtant, cette présentation médiatique ne rend pas compte de leur force immense, car lorsque les hommes sont partis se battre, c'est sur elles que reposait toute la vie de la communauté : trouver des ressources pour nourrir, soigner, protéger, rassurer les enfants, prendre soin des vieux, éduquer, continuer à donner la vie malgré tout. Et elles assurent.

Alors pourquoi ne pas reconnaître leurs compétences essentielles et les associer aux négociations politiques? On se heurte là à des obstacles culturels patriarcaux bien ancrés, qui même chez nous ont encore la vie dure, mais qui pourtant ne sont pas immuables.

POUR LES PROFS

Vraiment changer l'équilibre

Pour terminer, une citation de la journaliste Carlotta Gradin qui met en garde contre un danger de reproduction du système patriarcal, à soumettre à votre réflexion collective :

Toutefois, il est nécessaire de sortir des chemins battus et de ne pas reléguer aux femmes seulement les domaines du « care », de l'éducation ou de la protection sociale, des secteurs encore trop souvent associés à elles en raison des stéréotypes présents dans nos sociétés.

Les femmes ont leur place partout où les décisions sont prises, disait Ruth Bader Ginsburg, membre de la Cour suprême des Etats-Unis. La défense, la justice et la sécurité touchent les hommes comme les femmes et ces dernières doivent être au cœur des réformes pour impulser les besoins de tou.te.s et ne pas reproduire un système androcentré.

(Extrait du site de l'ONU Femmes:

https://www.onufemmes.fr/nos-actualites/2020/9/28/pourquoi-est-il-crucial-d'inclure-les-femmes-dans-les-processus-de-paix_)

POUR LES PROFS

Analyse d'images de conflit

Parce que les images parlent par elles-mêmes, il peut être intéressant de proposer aux élèves de faire une petite recherche (5 à 10') de photos avec les mots-clés « guerre », « conflit », « paix », « accords de paix », « victimes Palestine », ou autres de ce type. Pour chaque mot-clé, on leur demande de noter leurs observations au niveau de la représentation des hommes et des femmes : nombre, posture, vêtements, expression du visage, décor, force ou faiblesse... Ensuite, un partage collectif permettra de dégager des tendances sur la représentation médiatique du genre autour des conflits.

4 / PRÉSENTATION DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Izzeldin Abuelaish - Auteur

Izzeldin est un médecin-obstétricien palestinien né dans la bande de Gaza dans le camp de réfugiés de Jabaliya en 1955. Il est spécialiste des problèmes d'infertilité et de politique de santé. Néanmoins, sa renommée tient d'abord à ses convictions pacifistes pour le rapprochement d'Israël et de la Palestine afin de conjurer la dynamique de haine et de violence, convictions qui ont perduré malgré la mort de trois de ses filles et de sa nièce, victimes de bombardements israéliens le 16 janvier 2009 (Opération Plomb durci).

5 fois nommé au Prix Nobel de la Paix, on le surnomme « *le Martin Luther King du Moyen-Orient* » ou encore le « *Docteur de Gazza* » dans les médias. Il a toujours considéré que chacun mérite de recevoir, en dépit de ses convictions religieuses et politiques, un accès à l'éducation et la santé. Il vit désormais à Toronto, au Canada, avec ses cinq autres enfants. Son livre, dont nous proposons l'adaptation théâtrale, *Je ne haïrai point (I Shall Not Hate)*, 2011 est paru aux éditions *J'ai Lu*, est évidemment dédié à ses filles. C'est aussi pour elles qu'il a créé une fondation, *Daughters For Life*, dédiée à l'éducation des jeunes filles du Moyen-Orient.

Denis Laujol - Metteur en scène

Denis Laujol est né en 1976 à Agen (France). Diplômé de l'INSAS, il fonde la compagnie *Ad Hominem* à sa sortie de l'école en 2002. En tant qu'acteur, il joue notamment sous la direction de Selma Alaoui (*Anticlimax* de W. Schwab), Armel Roussel (*Pop ?*, *La Peur*, *Après la peur*), Michel Dezoteux (*Richard III*, *L'Avare*), Aurore Fattier (plusieurs pièces de Feydeau), Nicolas Luçon (*L'Institut Benjamenta* de R. Walser), Antoine Laubin (*Dehors, bientôt Il ne dansera qu'avec elle*). Il crée en 2014 le monologue *Éloge du Mauvais Geste* et a travaillé avec Lorent Wanson à la création de *Porteur d'eau*, monologue consacré à son autre passion, le cyclisme. En tant que metteur en scène, il crée *Mars d'après Fritz Zorn* au Théâtre Océan Nord, *Le Playboy des Terres de l'Ouest* d'après J. M. Synge et *Grisélidis* au Théâtre Les Tanneurs. Au Poche, il crée le somptueux *Pas Pleurer* (2017) avec sa compagne Marie-Aurore d'Awans avant de s'attaquer à l'histoire de la friterie mythique *Fritland* avec son auteur et comédien Zenel Laci (2019). Deux gros succès publics et critiques.

Deborah Rouach - Comédienne

Née en 1980 à Bruxelles, diplômée de l'IAD, Deborah a joué dans une quinzaine de spectacles depuis 2003, dont *Face de cuillère* de Lee Hall (Prix du meilleur espoir féminin au Prix du Théâtre 2007), *Kebab* de Gianina Carunariu, *Kvetch* de Steven Berkoff. Au Théâtre de Poche nous l'avons découverte dans l'inoubliable *Chatroom* de Enda Walsh, ensuite, elle a joué dans *Nevermore* d'après Wietkiewicz, *Kinky Birds* de Elsa Poisot... En 2011 elle devient la *Cendrillon* de Joël Pommerat (sacrée meilleure actrice aux Prix du Théâtre 2012), créé à Bruxelles, puis joué en France et en tournée internationale pendant six saisons. En 2014 elle crée *Les Palmiers Sauvages* de Séverine Chavrier d'après William Faulkner au Théâtre de Vidy à Lausanne, puis le joue à l'Odéon, au Théâtre National de Belgique, et en tournée en France jusqu'en 2020. *La Vila dolorosa* de Rebekka Kricheldorf est ensuite sa première coopération avec Georges Lini, en 2019 au Théâtre des Martyrs. Elle est la voix de William dans la fiction radio *Beaux Jeunes Monstres*, de Florent Barat, qui a remporté de nombreuses récompenses et qui sera créé en live en 2021 au M.A.R.S. Elle sera bientôt dans le spectacle *Mawda ça veut dire tendresse*, de Marie-Aurore d'Awans au KVS en 2021. Elle sera également dans la prochaine création d'Ilyas Mettioui en 2022.

Julien Jaillot - Collaboration artistique

Il sort de l'INSAS en 2002, il fonde avec Denis Laujol et Nicolas Luçon la compagnie *Ad Hominem*, dont il met en scène le premier spectacle : *Poésophia : Dieu est chauve, homosexuel et il joue de la guitare sèche*. Assistant de Florence Minder sur la création de *SAISON 1, Le Brasier, Fraulein Agnes, Faire quelque chose. (C'est le faire, non ?)* de Baptiste Sornin sur *La Salade*. Il travaille avec Armel Roussel en tant qu'assistant et acteur, il collabore aux créations de *Hamlet, And Björk of course..., Pop ?, Fucking Boy, Si demain vous déplaît..., Ivanov Re/Mix, La Peur, Après la Peur, Ondine (démontée), Eddy Merckx a marché sur la lune* et enfin, *L'éveil du printemps*. Acteur pour Sofie Kokaj (*Sunlights I et II, This is not a love song*), Edith Bertholet (*le futur ne s'oublie pas, Skull Parts*), Stéphane Arcas (*Scum Manifesto, Bleu Bleu, Retour* à Reims), Antoine Laubin (*L.E.A.R.*) Vincent Sornaga (*Chiméria – Farce apocalyptique*). Il assiste Nicolas Luçon sur la création de *Blanche Neige*, Il assiste ou/et joue pour Denis Laujol sur *Mars, Le Playboy des Terres de l'Ouest, Pas pleurer, Fritland, Le champ de Bataille, Je ne haïrai pas* et pour Nicolas Luçon sur *L'Institut Benjamenta*.

Marc D'Outrepoint - Créateur sonore

Ingénieur du son, designer sonore, restaurateur du son, enseignant le son à l'EFPP section régisseurs et technicien de spectacle ainsi qu'aux Ateliers Saint-Luc dans la section scénographie.

Ces dernières années, il a travaillé avec des chorégraphes, Joanne Saulnier, Nicole Mossoux et Patrick Bonté, Ine Claes, Isabella Soupart et des metteurs en scène, Jim Clayburgh, Héloïse Jadoul, Pauline d'Ollone, Denis Laujol, Stéphane Arcas, Coline Struyf, Valérie Cordy, Xavier Lukonski, Roland Mahauden, etc.

Il fait également du montage sonore pour des films et des documentaires. Dernièrement, il a travaillé sur «*Braquer Poitiers*» et «*Rien sauf l'été*» de Claude Schmitz.

Enfin, sous le nom d'*EQuuS*, société qu'il a fondée en 1994, il s'est spécialisé dans la numérisation et la restauration du son et a eu l'opportunité de travailler pour de nombreuses maisons de disques ainsi que pour de grandes institutions telles que la *Bibliothèque Nationale de France, la Bibliothèque Royale, l'INA (Institut National De l'audiovisuel -Paris) et des maisons de disques, Musique en Wallonie, FreshSound (Barcelone), EMI France, EMI Belgique, P.I.A.S., BMG, etc.*

Lionel Ravira - créateur vidéo

Lionel est un réalisateur belge basé à Bruxelles, diplômé d'un Master en communication à l'Université de Liège et d'un Master en réalisation à l'INSAS. Avec l'association *Des images*, il réalise plusieurs documentaires sonores dans le quartier populaire de Sainte-Walburge à Liège. Il travaille aussi en tant que régisseur pour la télévision avec des docufictions pour *Arte* ou au cinéma pour S. Benchetritt. Il dirige la production d'un court métrage de A. Osbourne. Pour le théâtre, il collabore à la création vidéo, avec Nathalie Rozanes, Olivia Carrère, Caroline Safarian, Denis Laujol et Jeanne Dandoy dont il est aussi le conseiller dramaturgique. Il assiste Gaëtan D'Agostino sur sa dernière création théâtrale. Ses réalisations personnelles oscillent entre le documentaire et la fiction. Il a réalisé deux courts métrages : une fiction (*Où m'emmènes-tu?*) et un documentaire (*N'oublies pas de danser plus lentement*), nominé et récompensé du titre du meilleur documentaire au festival *Festimages*. Il prépare actuellement un projet de court-métrage de fiction : *In Vivo*.

5 / DRAMATURGIE

Denis Laujol, metteur en scène entre autres de *Pas pleurer*, *Fritland* et *Le champ de bataille*.

Comment allez-vous raconter cette histoire ?

Je n'ai pas envie de raconter les choses par ordre chronologique, de façon linéaire, d'y mettre du suspense. Il n'y a pas de suspense. Ça s'est passé il y a dix ans, on connaît le drame. J'ai envie de commencer par un gros coup de poing dans la gueule, l'apocalypse, et de voir ce qui se passe après. Comment tu fais pour rester vivant ? Comment tu fais pour te lever le matin ? J'aimerais que ce soit ça la couleur du spectacle : une claque au début, puis on se retrouve au bord de la mer, avec ces enfants qui écrivent leur nom dans le sable, il est effacé par les vagues, et ils le réécrivent encore et encore. Et en plus, cet homme, son boulot, c'est de donner la vie. Il y a un sens profond là, qu'on n'aurait pas pu inventer.

Le travail part du livre d'Izzeldin Abuelaish. Comment allez-vous l'utiliser ?

Comme le spectacle sera assez court, je n'ai pas envie que ce soit un récit exhaustif, avec tous les épisodes de sa vie. Le bouquin fait ça très bien, et les gens peuvent le lire. Son histoire, ça sera la base sur laquelle on va travailler en plateau bien sûr, mais je veux être ancré dans la situation présente, partir de lui qui est là. Avec Déborah qui joue cette espèce de fantôme portant la parole de toutes les femmes de sa vie qui ont disparu.

Izzeldin pourra être là pour les représentations ?

C'est quand même notre gros souci, c'est qu'on ne sait pas si Izzeldin pourra être là. Il faut créer le spectacle avec cette inconnue, et c'était l'idée à la base. De toute façon, on sait qu'à un moment il ne sera pas là en tournée. Alors on va jouer avec cette présence / absence, avec des vidéos de lui. Déborah sera d'abord cachée derrière un tulle, puis sortira des morts en disant « je suis ta femme, je suis ta fille... », pour incarner toutes les femmes qu'il a perdues. On va constamment jouer avec cette idée de frontière, entre la vie et la mort, entre la présence et l'absence, entre la mer et la plage sur la bande de Gaza, et aussi avec les check-points. Et donc le fait qu'il ne soit pas forcément là, en fait, j'essaie d'en faire une force.

Qu'est-ce qui vous semble important, dans la mise en scène ?

Malgré la violence de l'histoire, j'ai envie de douceur dans ce spectacle, de fragilité, de vulnérabilité. C'est tellement fort, la situation est tellement puissante, l'homme est tellement impressionnant, qu'on ne peut pas faire du petit théâtre avec ça. Il va falloir du silence, et du mystère. J'ai envie de quelque chose qui fasse du bien, même pour un sujet aussi difficile. Ce qui me semble fort, c'est la rencontre avec lui. On va raconter son histoire, à travers les femmes qu'il a perdues, bien sûr, mais je n'ai pas envie de faire du remplissage.

Comment avez-vous travaillé avec Izzeldin et avec votre actrice, Déborah Rouach ?

J'ai rencontré Izzeldin, et maintenant on communique par e-mails. Il est très bavard, alors il m'envoie toujours des réponses super longues alors que je lui demande une phrase. Et on devait aller à Gaza en juin, c'était ce qui était prévu. Et là, c'est vrai qu'avec la situation actuelle, c'est impossible, on va devoir réinventer, utiliser des images plus universelles de mer, de berger... Izzeldin, il est ravi qu'on reprenne son texte de cette manière-là. Je veux pouvoir jouer sur la rencontre avec lui, sur le face à face avec le public. Je ne voulais pas prendre un acteur pour le représenter, alors qu'il pourrait être là lui-même, même si c'est en vidéo.

Et Déborah, elle a une histoire particulière avec ça, parce qu'elle est juive marocaine, et palestinienne, ce qui fâche sa famille. Elle a été en Palestine, elle est super bien renseignée sur le sujet. Elle va ruer dans les brancards, je le sais bien, je la connais.

Moi aussi je me suis beaucoup documenté, et j'avoue que je n'ai pas beaucoup d'espoir au niveau politique, c'est David et Goliath, et depuis dix ans ça n'a fait que se durcir de tous les côtés, mais de toute façon, il n'est pas question ici de faire de la politique ou de résoudre le conflit ou quoi que ce soit. Alors il faudra y mettre de la vie, de l'humour, des questionnements, sans faire l'économie de la colère et de la rage. Pour tirer les choses vers le haut.

6 / PISTES POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Essais et articles

- **Comment le peuple juif fut inventé**, de l'historien juif et professeur à l'Université de Tel Aviv Shlomo Sand (Fayard, 2008). Livre qui a mis au devant de la scène un débat polémique car il s'appuie sur des recherches historiques existantes pour démonter le mythe fondateur des sionistes selon lequel tous les Juifs seraient des descendants de David, forcés à l'exil, et donc en droit de récupérer leurs terres deux mille ans plus tard. Si le livre vous semble long à lire, un article court de Shlomo Sand dans le Monde Diplomatique en retrace les grandes lignes. <https://www.monde-diplomatique.fr/2008/08/SAND/16205>
- **Un merveilleux malheur**, de Boris Cyrulnik (Editions Odile Jacob, 2002). Le malheur n'est jamais pur, pas plus que le bonheur. L'auteur décortique la résilience, comme notre capacité à vivre et à se développer en dépit de l'adversité. C'est une invitation à voir la merveille malgré la souffrance. Du même auteur, on vous conseille aussi *Ecole et résilience*.
- **Renforcer la résilience des élèves : le rôle des enseignants comme facteur de protection**, un article sur la mise en pratique des recherches menées par le système éducatif canadien. En 4 pages, voici de quoi nourrir la réflexion et surtout la pratique... http://www.edu.gov.on.ca/fre/literacynumeracy/inspire/research/WW_renforcer_resilience_fr.pdf
- **Le bon usage de la colère**, un article de Salomon Nasielski paru dans la revue *Actualités en analyse transactionnelle* (n°132, 2009). Très complet et nuancé, il permet de faire un bon tour de la question en 14 pages. <https://www.cairn.info/revue-actualites-en-analyse-transactionnelle-2009-4-page-1.htm>
- **Femmes contre la guerre**, de Marlène Tiuninga (Editions Desclée de Brouwer, 2003). Cette journaliste parcourt 18 pays pour rencontrer des artisanes de la paix, qui ont décidé de lutter contre les causes et les conséquences des conflits. Elle leur donne la parole, et remet dans le contexte du pays. Vivant et plein d'espoir !

Roman & Bandes dessinées

- **L'attentat**, roman du libanais Yasmina Khadra (Poche, 2011). Une jeune femme se fait exploser dans un restaurant à Tel-Aviv. Le docteur Amine, chirurgien israélien d'origine arabe, est rappelé d'urgence pour examiner le corps de la kamikaze. C'est l'incompréhension totale : il s'agit de sa femme ! Nous voici plongés dans le désespoir du peuple palestinien. Un roman poignant qui a inspiré un film du même nom.
- **Faire le mur**, une BD de Maximilien Leroy (Casterman, 2010) qui est née de sa rencontre, à l'âge de 22 ans, d'un jeune Palestinien du même âge, tout aussi passionné de dessin que lui. Suite à cette rencontre, l'auteur fera plusieurs voyages en Palestine, ce qui donne à son histoire et à ses dessins beaucoup d'authenticité.
- **Palestine, dans quel état?**, encore une BD de Maximilien Leroy, avec les dessins d'Emmanuel Prost (La Boîte à Bulles, 2012) qui est cette fois un carnet de voyage en Cisjordanie occupée. L'auteur y donne la parole à des Palestiniens du quotidien, en privilégiant les témoignages individuels sur l'avenir de la région.
- **Chroniques de Jérusalem**, une BD autobiographique de Guy Delisle. Accompagnant sa femme qui travaille pour Médecins Sans Frontières, il nous fait part de ses explorations quotidiennes de Jérusalem, de ses tentatives de compréhension, de ses questions, avec humour et auto-dérision. Excellente manière d'approfondir...
- **Coeur de bois**, un album jeunesse de Henri Meunier et Régis Lejonc (Editions Notari, 2017) qui illustre de manière poétique et lumineuse la résilience. Ici, celle du Petit Chaperon Rouge devenu adulte qui va rendre visite régulièrement au Grand Méchant Loup
- **Speak**, une BD de Emily Carroll, basée sur le roman de Laurie Halse Anderson (Edition Rue de Sèvre, 2019) qui aborde le parcours de résilience d'une ado violée durant une fête un peu trop arrosée. Dans sa peau, on comprend le mécanisme de fermeture, et aussi ce qui permet de surmonter le trauma et de revivre, plus forte qu'avant.

Jeux et animations

Le site de l'Institut **Odef** (institut suisse formant à l'intelligence collective et à des méthodes d'action humanistes) propose une méthodologie précise pour créer un jeu de rôle formatif de gestion de conflit, dans lequel les participants décident eux-mêmes de la situation problématique, en fonction de ce qui les préoccupe, mais sans copier non plus une situation directement réelle. La moitié du groupe est observateur. A priori, une activité très porteuse de sens. <https://www.odef.ch/relation-action/oh-non-encore-un-jeu-de-roles-et-pourtant/>

Le CIDJ (Centre d'Information et de Documentation pour Jeunes) a réalisé tout un dossier sur le conflit, avec de la théorie et des propositions d'animations pour les ados, gratuit et très bien fourni. http://www.cidj.be/wp-content/uploads/2014/09/regards_sur_les_conflits.pdf

Sites internet

- **Daughters for life Foundation** est le site internet dédié à la fondation pour l'éducation des filles et des femmes au Moyen-Orient, fondé par Izzeldin Abuelaish. Pour lui, un haut niveau d'éducation des femmes est un clé d'une paix durable dans la région. www.daughtersforlife.com
- **Les clés du Moyen-Orient** est un site nourri d'articles écrits par des professeurs d'université et des chercheurs de différentes disciplines. Leur section d'actualité par les cartes, entre autres, peut être particulièrement intéressante pour mieux visualiser le conflit. <https://www.lesclesdumoyenorient.com/-histoire-par-les-cartes-34-.html>
- **Jewish Voice for Peace** est une organisation de Juifs aux États-Unis qui soutiennent les Palestiniens, dénoncent le soutien de la Maison Blanche au gouvernement sioniste et œuvrent à la construction de la paix et du dialogue. <https://jewishvoiceforpeace.org/>
- Le site **Faire Court**, dans un article intitulé La résilience et la croissance post-traumatique dans l'enseignement, propose notamment plusieurs dispositifs à mettre en place avec les élèves pour les aider à développer leur capacité de résilience en s'appuyant sur le système scolaire. <https://fairecours.com/2020/03/20/la-resilience-et-la-croissance-post-traumatique-dans-lenseignement/>

Films et séries

- **Inch'Allah**, film de la Canadienne Anaïs Barbeau-Lavalette (2012). Chloé, une jeune sage-femme québécoise, travaille avec les femmes enceintes dans un camp de réfugiés palestinien. Entre les check points et le mur de séparation, Chloé rencontre la guerre et ceux qui la portent de chaque côté : Rand, une patiente avec qui elle va rapidement se lier d'amitié et Ava, jeune militaire, voisine de palier en Israël.
- **Le chant des mariées**, film franco-tunisien de Karin Albou (2008) qui a reçu plusieurs prix. Dans le contexte de la Tunisie occupée par les nazis et de la montée de l'antisémitisme, en 1942, Nour, musulmane, et Myriam, sa meilleure amie juive, vivent leurs premiers émois amoureux...
- **This is my land**, documentaire de la réalisatrice franco-israélienne Tamara Erde (2016, 1h30) qui pose une question simple : comment les systèmes éducatifs israéliens et palestiniens enseignent-ils à leurs élèves l'histoire de l'autre?
- **Of Many, then and now**, un documentaire américain réalisé par Chelsea Clinton (2017, 58'). On y découvre deux jeunes professeurs de l'Université de New York, l'un rabbin et l'autre imam, très amis, qui montent un projet avec quinze étudiants. https://www.youtube.com/watch?v=qArtk_17WW0&feature=youtu.be
- **Thank God it's Friday**, documentaire du belge Jan Beddegenoodts (2013, 52') qui s'intéresse à la vie quotidienne d'un village palestinien et de la colonie israélienne voisine. Disponible gratuitement sur Vimeo : <https://vimeo.com/226575842>
- **Vers où Israël ?** Dans ce documentaire de 2011, le réalisateur Camille Claudel part d'une démarche personnelle, celle d'écrire le nom de sa grand-mère au mémorial de la Shoah à Jérusalem, et explore les racines d'un combat qu'il voit comme un combat de mémoire.
- **Chrétiens, Juifs, Musulmans : 15 siècles de cohabitation en Europe. Et demain ?** Voici une table ronde organisée en 2014 par l'Université de Nantes. <https://www.franceculture.fr/conferences/nantes/chretiens-juifs-musulmans-15-siecles-de-cohabitation-en-europe-et-demain>
- **Broken wings**, un film israélien de Nir Bergman (2002) qui pour une fois ne parle pas du conflit, mais bien de la résilience d'une famille dont le père est décédé. Subtil, doux, il nous montre des personnages fragiles en reconstruction, ni tout noirs ni tout blancs.

THÉÂTRE DE POCHE

Chemin du Gymnase 1a - 1000 Bruxelles

Arrêt Longchamp : tram 7, bus 38 et station Villo n°244

Arrêt Legrand : tram 7 et 94 et station Villo n°71

reservation@poche.be - 00.32.2.649.17.27

info@poche.be - 00.32.2.647.27.26

poche.be

IBAN: BE97 5230 8020 6749

Contact diffusion

Anouchka Vilain

production@poche.be

+32 2 647 27 26

Contact presse

Wyzman Rajaona

communication@poche.be

+32 496 1076 91

Contact pédagogique

Antoine Ureel

prof@poche.be

+32 2 647 27 26

Ecriture : Elodie Mopty

Mise en page : Antoine Ureel

© Photo : Véronique Vercheval

De Izzeldin Abuelaish | Adaptation et mise en scène Denis Laujol | Avec Izzeldin Abuelaish & Deborah Rouach | Collaboration artistique Julien Jaillot | Scénographie Olivier Wiame | Création lumières Xavier Lauwers | Création sonore Marc Doutrepont | Création vidéo Lionel Ravira | Costumes Carine Duarte

Editeur original walker & company, New York, publié avec l'accord de Westwood creative artists ltd
Une coproduction du Théâtre de Poche, de la Compagnie Ad Hominem et de la Coop et Shelterprod.

Avec le soutien de Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge
et l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles et Wallonie-Bruxelles International